Ce numéro contient : 1° Un hors texte : deux fac-similés de dessins de J.-A. Portail ;
2° Un supplément musical : fragment de Circé, jouée à l'Opéra-Comique ;
3° Le 2e fascicule du roman nouveau de M. Marcel Prévost : Henriette Deraisme.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes. **SAMEDI 20 AVRIL 1907** *65e Année. — N° 3347*

EN RUPTURE D'EXIL : DON JAIME DE BOURBON A MADRID

Le fils de don Carlos, prétendant au trône d'Espagne, conversant en plein jour avec les soldats du corps de garde du palais royal.

Photographie de M. Raymond Recouly.

Le prochain numéro de *L'ILLUSTRATION*, portant la date du 27 avril, sera tout entier consacré aux

Salons de peinture de 1907.

Nous reprendrons ensuite la publication de l'œuvre nouvelle de M. Marcel Prévost : *Henriette Deraisme ;* et nous publierons successivement les pièces de théâtre : *Paris-New-York, le Ruisseau, Timon d'Athènes, Adrienne Lecouvreur, la Française, la Marjolaine,* etc.

COURRIER DE PARIS

Extrait des *Mémoires* d'un bourgeois de Paris :

« ... *11 avril 1907.* — Que va-t-il se passer ? Cette grève générale de l'alimentation sera-t-elle tantôt le signal du grand chambard prédit et redouté depuis des mois ? Par un phénomène assez étrange, à l'idée que nous sommes peut-être à la veille de périr, faute d'aliments, j'ai déjà moins faim. Voilà qu'avec le progrès les têtes ne suffisent plus à la Terreur ? Elle commence maintenant par vous couper l'appétit. Quoi qu'il advienne, nous n'avons pas, à la maison, à craindre une issue fatale, du moins avant plusieurs jours. Des provisions ont été, par mes soins, sagement groupées, malgré les sourires des domestiques. Ces gens simples et peu clairvoyants ne se rendent jamais compte du danger qu'après qu'on l'a évité. Demain, quand tout sera fini, c'est eux qui auront peur et moi qui serai brave. Il semble aujourd'hui que ce soit plutôt le contraire. Evidemment, je ne tremble pas, mais au fond je suis ennuyé. J'ai donc fait rassembler quelques sacs de pâtes, deux jambons et six gros pains de ménage. S'il le faut, nous les mangerons rassis. Les médecins s'accordent d'ailleurs à déclarer que la mie du pain frais est lourde et très indigeste. Pour meilleure sûreté, c'est ma chère Irma, ma femme bien-aimée, ma vieille compagne depuis plus de trente-cinq ans, qui a tenu à faire ces achats elle-même. Il y avait une telle foule dans les magasins qu'on lui a volé son porte-monnaie où se trouvait encore, s'il vous plaît, une somme assez rondelette de trente et un francs vingt-cinq... A moins que ce ne soit une vengeance préméditée de quelque ennemi mortel que nous aurions dans le quartier, sans le connaître. Nous vivons vraiment à une époque difficile.

» J'écris ces lignes sur mon journal intime, dépositaire de mes plus secrètes pensées et qui ne sera publié que cinquante ans après ma mort. Il est 8 h. ½ du matin, et je suis assis dans un de nos lits jumeaux. Celui d'Irma est vide, car elle n'a pu fermer l'œil de la nuit, et levée dès les premières lueurs du jour, elle brûle en ce moment, par précaution, dans le fourneau de la cuisine, quelques insignifiants papiers de famille qui pourraient gravement nous compromettre en cas de jacquerie ou même de simple investigation légale. Et cependant, tout paraît tranquille encore. Qui pourrait croire, en présence de ce calme apparent, que, depuis hier soir, tout à coup, l'ordre en France a cessé de régner ? Nul bruit extérieur, bien que le feu couve ! Denis frotte, comme de coutume, la salle à manger. La *salle à manger !* Pour combien de repas va-t-elle seulement nous servir ?

» *9 h. ½.* — Augustine revient du marché. Chose inouïe ! le marché avait lieu, ainsi qu'à l'ordinaire ! Mais elle a vu, devant la boulangerie qu'ils protégeaient, deux sergents de ville en faction, et qui ne riaient pas. Et le boulanger, M. Crainte, lui a montré un revolver d'au moins 4 livres qu'il tenait caché là, sous un tas de croissants tout chauds, en cas d'alerte. Il n'était pas chargé, mais c'est égal, tout cela est bien triste. Je vais m'habiller.

» *10 heures.* — Nous avons pu avoir tout de même notre petit déjeuner que nous venons de prendre, ma femme et moi, sans nous adresser la parole, songeant à ces troubles. Notre café au lait quotidien avec les tartines beurrées. C'est toujours cela de gagné. Attendons.

» *11 h. ½.* — Rien. Les voitures circulent. Pas le moindre bruit de fusillade. Irma me fait observer que cela ne signifie rien, vu que le vent pourrait très bien *ne pas porter* dans notre direction.

» *Midi.* — Une effroyable détonation vient d'éclater sous nos fenêtres. Cette fois, ça y est bien ! Nous n'avons rien, heureusement ! Sauvés ! Il faut remercier la Provid... Augustine entre dans ma chambre en pouffant de rire : C'est un pneu ! Le pneu de l'auto du propriétaire qui vient d'éclater sous le porche. Mais toute la rue est en émoi. On crie, on court. Il paraît qu'on a téléphoné à la préfecture d'envoyer du renfort... Rauques appels de cornes ! Voilà les pompiers !... entassés comme des légionnaires romains sur leurs grands chariots couleur de sang !... C'est d'une main bouleversée que je note fiévreusement toutes ces choses... Aujourd'hui encore elles ne font pas d'effet, et cela se comprend, nous sommes dans la fournaise ! C'est plus tard, *avec le recul,* qu'elles offriront un intérêt palpitant à nos petits-neveux ! Car il n'y a pas à dire, l'Histoire est une grande... Bon ! c'est insupportable... j'étais lancé... On me coupe, sous prétexte que « c'est » servi » ! Allons tout de même déjeuner ! Une voix mystérieuse m'avertit que nous ne dînerons pas.

» *2 heures.* — Voici toujours le petit menu du modeste et probablement dernier repas que nous venons d'achever : œufs mollets au jus sur des croûtons, andouillette de Cambrai pommes paille, cœurs de laitue frais, le restant de crème d'hier soir, fruits. Pour un jour de grève alimentaire... il ne faut tout de même pas se plaindre. Mais c'est trop beau ! Ça ne peut pas durer !

» *3 heures.* — Rien. Je vais lire.

» *3 h. ½.* — Je ne peux pas lire.

» *4 heures.* — Rien. Je regarde à la fenêtre. Puis Irma et moi nous faisons des patiences.

» *5 heures.* — Toujours rien. C'est pourtant en ce moment que l'on doit se tuer place de la République ? Je sais bien que la rue Saint-Placide, où nous demeurons, est très éloignée du théâtre de l'émeute... cependant il devrait nous en parvenir quelques échos... même affaiblis, d'autant que le vent a changé. Mon Dieu ! Que se passe-t-il ?

» *6 heures.* — Je ne peux plus y tenir. Il faut que j'aille voir.

» *6 h. 15.* — J'ai vainement tenté de sortir en tapinois. Ma femme, qui me guettait, m'a rattrapé dans l'escalier. Elle ne veut pas que j'aille voir. Ou alors, elle prétend voir avec moi. J'ai beau lui objecter : « La place de la République n'est pas « celle d'une femme ! », elle est folle, elle pleure, elle n'écoute rien... Je préfère y renoncer. J'aime beaucoup Irma, mais je suis furieux, car c'est ainsi chaque fois ; de peur qu'il ne m'arrive quelque chose, elle me fait rater toutes les révolutions. Mon père, lui, qui était veuf, avait eu le bonheur de voir celle de 48 ! Il me l'a racontée bien souvent.

» *7 h. ½.* — « C'est servi ! » Comment ? Encore ? Oui. On hésite à le croire. Il faut retourner à table, pour la troisième fois de la journée ! Ce grand coup de chien n'a pas l'air d'être pour aujourd'hui. Allons ! La sagesse est de se résigner. Dînons donc ! bien que je n'en aie guère envie. Et qu'est-ce qu'on va faire maintenant de tous ces pains de ménage ? Irma répond que ce sera « pour le pot-au-feu ». Sapristi ! que de marmites cela représente ! — « Non. Je crois, dis-je à ma » femme, qu'il vaudra mieux les donner aux pau- » vres. » Elle hausse les épaules : « Tu sais bien que » les pauvres ne veulent pas de pain ? »

» *8 heures.* — Les journaux du soir ! Voyons vite ? Combien de morts ? de blessés ? Rien ! Pas un ! Oh ! les lâches ! quelques arrestations seulement ! — N'est-ce pas une pitié ? — et qui ne seront même pas maintenues ! Ah ! mais... pardon ? Le dernier mot n'est pas dit ? Voilà une grande nouvelle : *On ne cuira pas cette nuit ! Paris manquera de pain demain !!* A la bonne heure ! bravo ! Je m'ennuyais. Au moins je me serai tourmenté et j'aurai fait des provisions pour quelque chose !... Je recommande à Irma de ne pas se coucher trop tard pour prendre des forces en prévision des événements. Elle me le promet. Moi-même j'y vais de ce pas. Sera-ce demain le grand jour ? Je me rappelle cette phrase favorite de mon cher père qui avait vu 48 : « On sait comment les révolutions » finissent, on ne sait jamais comment elles com- » mencent. »

» *10 heures.* — Je suis couché. Irma n'est pas encore là. Elle tontonne par l'appartement. J'éteins. »

***

On a vu le déplorable résultat négatif de l'affaire Thaw. Après trois mois de débats et controverses, le procès est remis à l'automne. Tout recommence. Plus encore qu'à l'accusé, la pitié humaine reste vraiment acquise à sa vaillante femme que tant d'épreuves, de douloureuses et inutiles confessions, de peines de toutes sortes ont réduite à l'état de détresse morale le plus affreux qui se puisse imaginer. Cette riche et infortunée créature n'a été, si l'on peut dire, depuis des jours et des nuits qu'une larme perpétuelle. En bonne et sévère conscience, elle a expié et au delà. Il est bien difficile d'accuser d'inflexibilité les jurés américains qui sont évidemment, en leur particulier, des hommes honnêtes, sans parti pris, peut-être même indulgents et doux, mais on peut affirmer qu'en France Thaw, après une entraînante et irrésistible plaidoirie d'Henri Robert, eût été acquitté et que la scandaleuse histoire, le mauvais roman si l'on veut, de son mariage, ainsi que les aventures de sa femme avec tout ce qu'elles comportent de fautes et de rachat eussent pesé pour les trois quarts dans la balance en sa faveur. Il eût même été acquitté un peu trop bruyamment. L'on eût applaudi. La chose aurait pris, vous n'en doutez pas ? des façons de bravade et de petite apothéose, car dans notre cher pays, qui devrait être pourtant la patrie du goût et non seulement de la justice mais aussi de la justesse, nous sommes ainsi faits, hélas ! que nous ne nous croyons véritablement dans la mesure que lorsque nous la dépassons.

Quoi qu'il en soit, pour la satisfaction de ma sensibilité personnelle, il me plaît de m'imaginer que ce nouveau délai, qui les torture, profitera cependant aux époux Thaw. Je veux croire que les jurés d'automne, plus humainement inspirés, se montreront cléments, que l'opinion publique fatiguée, amollie, offrira moins de résistance au pardon et que les deux pauvres blessés pourront peut-être, plus tard, après tant d'orages, goûter en quelque coin perdu de leur pays un triste bonheur. Si jamais cela leur arrivait, s'il leur était accordé, même au sortir du terrible cauchemar, de vieillir désormais en silence, loin des villes, dans le recueillement d'une tendresse meurtrie... eh bien, ils seraient encore parmi les privilégiés de ce monde et il ne faudrait pas qu'ils se plaignent ! Il me semble que je les entends qui s'écrient de toute la force de leur cœur : « Oh ! oui ! »

Henri Lavedan.

(*Reproduction et traduction réservées.*)

LE PROFESSEUR KORN

DÉCORÉ DE LA LÉGION D'HONNEUR

Le président de la République, sur la proposition de M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, a signé un décret conférant à M. le professeur Korn la croix de la Légion d'honneur.

L'Illustration adresse ses sincères et cordiales félicitations au savant inventeur de la téléphotographie.

Depuis la conférence qu'il a faite à Paris, à *L'Illustration* même, il y a trois mois, et les expériences concluantes auxquelles il a procédé entre Paris et Lyon, M. le professeur Korn a réalisé de nouveaux perfectionnements, abaissant de douze à six minutes le temps de transmission. Avec les appareils que construit actuellement pour nous M. Carpentier, cette durée sera sans doute encore réduite, et il est permis d'espérer que, dans le courant de l'année 1907, *L'Illustration* pourra recevoir *pratiquement* ses premières photographies d'actualité par le télégraphe.

EN RUPTURE D'EXIL

Don Jaime de Bourbon en Espagne

Quand don Jaime me proposa très aimablement de l'accompagner dans un voyage secret, au delà des monts, j'acceptai cette offre avec enthousiasme, mais je ne pus m'empêcher de penser que le prince allait courir grand risque d'être reconnu et arrêté. Don Jaime est le fils aîné de don Carlos qui serait roi d'Espagne si la loi salique, à laquelle était soumise la monarchie espagnole, n'avait pas été suspendue par Ferdinand VII. Celui-ci n'ayant pas d'héritier mâle, la couronne devait revenir à son frère, don Carlos. Il promulgua la *pragmatique*, par laquelle les femmes étaient admises à régner, et quand il mourut, en 1833, c'est sa fille Isabelle qui fut proclamée reine, sous la régence de l'épouse de Ferdinand, Christine. Don Carlos prit aussitôt les armes pour revendiquer ses droits. Peu s'en fallut qu'il n'entrât à Madrid avec ses troupes victorieuses ; cette première guerre carliste dura cinq ans. La seconde, qui fut conduite par le prétendant actuel, don Carlos, père de don Jaime, fut presque aussi longue et tout aussi acharnée.

Don Jaime, né en Suisse, élevé en Angleterre et en France, puis élève officier dans une école militaire de Vienne, où une intervention diplomatique l'empêche de devenir sous-lieutenant, après qu'il a subi les examens pour ce grade, est accueilli par l'empereur de Russie qui le nomme officier de la garde ; il suit une expédition au Turkestan, prend part à la guerre de Chine et à la guerre russo-japonaise. Entre temps, il a trouvé le moyen de faire le tour du monde, de visiter le Maroc, l'Inde et le Japon. C'est en Mandchourie que je l'ai connu : alors que l'état-major russe n'avait pas encore pu se décider à laisser aux correspondants militaires des journaux leur liberté de mouvement, don Jaime m'emmena avec lui et me fit passer aux avant-postes de cosaques du général Samsonof. Le lendemain du jour où nous arrivâmes à son bivouac, Samsonof devait effectuer une importante reconnaissance : « Puisque vous avez auprès de vous un journaliste français, dit-il à don Jaime, je vous charge de le conduire pendant l'engagement et de lui montrer ce qu'il voudra voir. Le capitaine Trétiakof vous remplacera comme officier d'ordonnance. » Le prince obéit au général et me pilota toute la journée. Or, le capitaine Trétiakof, qui prit sa place auprès de Samsonof, fut tué net, dès le début de l'action.

***

Dans l'express qui nous portait à la frontière espagnole, don Jaime fut déjà reconnu par un voyageur. La chose me parut d'assez mauvais augure. Pourtant, à la frontière elle-même, tout alla bien : la police d'Irun ne nous marqua pas sa présence et le prince, tout heureux d'entendre autour de lui sonner la belle langue castillane, plaisanta agréablement les douaniers et les gendarmes. A la station de Medina del Campo, entre la frontière et Madrid, de nouveau son incognito est découvert, cette fois par un jeune ingénieur carliste, Gaetan de Ayala, qui avait visité don Jaime à Paris, huit jours auparavant, et qui demeura tout ébahi lorsqu'il l'aperçut, dans l'encadrement de la portière, enveloppé d'une cape madrilène et les ailes d'un chapeau mou rabattues sur les yeux. Le jeune ingénieur renonça aussitôt à ses occupations pour nous suivre jusqu'à Madrid et Séville : il fut pour nous le plus joyeux et le plus utile des guides.

Il nous fit loger, à Madrid, dans une *casa de huespédes*, une toute petite auberge voisine de la Puerta del Sol. « Même si nous étions traqués par la police, dit-il, du diable si l'on nous dénicherait ici. » Le soir de notre arrivée, nous allâmes au théâtre et Gaetan, qui connaît quantité de gens dans la capitale, présentait don Jaime à tous ses amis, des civils et des militaires. Pour tout ce monde, le prince était un ingénieur s'occupant spécialement des automobiles et revenant en Espagne après un assez long temps passé à l'étranger : « Fabriquez-vous des automobiles ? lui demanda-t-on maintes fois. Où se trouve votre usine, à Paris ? Nous aimerions beaucoup la visiter, lors de notre prochain voyage. » — « Nous ne fabriquons pas de machines, mais nous installons un important garage, rue de Ponthieu, répondait sans sourciller don Jaime. Les travaux en sont déjà fort avancés et je serai heureux de vous y recevoir. »

Don Jaime de Bourbon en uniforme russe. — *Phot. Ogerau.*

(Il est intéressant de comparer cette photographie officielle du fils de don Carlos à l'instantané que nous reproduisons en première page et qui a été pris à Madrid, dans la cour du palais royal, pendant le voyage secret qu'il a fait en Espagne, en compagnie de notre collaborateur.)

Après l'automobile, c'était le tour de la politique. Nous nous trouvâmes un jour avec un avocat qui sera candidat aux élections prochaines du Parlement : « Que pensez-vous du parti carliste ? lui demandai-je. Est-ce que ses forces augmentent ou diminuent ? » — « Je n'aime pas beaucoup les carlistes, répondit-il ; mais je suis bien obligé de constater que, depuis qu'ils se sont mis à organiser des comités électoraux et une propagande régulière, leur importance politique s'est beaucoup accrue. On en verra les preuves aux élections qui vont avoir lieu. » — « Dieu vous entende, lui dit don Jaime, et je vous remercie de ces agréables pronostics. » — « Vous vous intéressez donc bien aux carlistes ? » — « Mais oui, répliqua le prince, *mes parents l'ont tous été.* »

Nous allâmes visiter l'*Armeria*, la plus riche collection d'armures qui soit au monde. Nous regardâmes longuement le palais royal, le magnifique palais qui se dresse si fièrement par-dessus la vallée du Manzanarès, dominant la maigre rivière et les maigres campagnes qui la bordent. Les soldats du corps de garde se promenaient par groupes, dans la vaste cour : don Jaime se mêla à eux ; il leur adressa quelques questions et je le photographiai avec des soldats autour de lui : « Nous aimerions bien voir une de ces photographies », nous dit l'un d'eux. — « Vous en verrez certainement, répondit don Jaime, c'est moi qui vous l'assure. » Les soldats hochaient la tête, d'un air très incrédule ; don Jaime leur dit en s'en allant : « La photographie qu'on vient de prendre *sera publiée dans les journaux.* Il vous sera donc très facile de la voir. »

Alors, les troupiers se mirent tous à rire ; ils paraissaient plus incrédules que jamais.

Pour éviter toute indiscrétion volontaire ou involontaire, le prince avait résolu de ne se montrer à aucun de ses partisans. Il s'en tint à cette décision et ne se montra en effet à personne. Mais, un soir que nous passions dans une ruelle assez sombre, voilà qu'un de ses partisans, le plus notable de tous, le célèbre avocat, historien et homme politique Vasquez de Mella, vint à nous croiser. Don Jaime ne put pas résister à la tentation et il alla frapper doucement sur l'épaule du passant qui, dès qu'il le reconnut, resta comme pétrifié d'étonnement. Il nous convia chez lui, le soir même, et nous y passâmes une partie de la nuit. Comme les élections aux *Cortès* auront lieu bientôt et que Mella les prépare activement, on ne manquera pas, par la suite, d'attribuer une grande importance à cet entretien tant inattendu.

***

Don Jaime fut de nouveau reconnu à Séville, et dans des circonstances fort curieuses. Nous étions aux *Novedades*, un café populaire où l'on va voir les danses andalouses. Dans la salle du bas se pressent les gens du peuple ; dans la galerie supérieure sont aménagées trois ou quatre logettes que l'on réserve aux touristes. C'est à peu près, mais considérablement plus sale, le décor de *Carmen*, à l'acte du cabaret, chez Lilas Pastia. Quand nous entrâmes, une des logettes était occupée par une nombreuse société de touristes français. Don Jaime, avec sa cape et son chapeau espagnols, n'avait rien extérieurement qui pût le faire remarquer. Mais je notai que deux dames de la loge le regardaient très attentivement. Je lui en fis l'observation ; il se tourna de leur côté et l'une des dames le salua aussitôt. Don Jaime se rendit auprès d'elles et leur parla quelques instants. La dame qui l'avait reconnu était Mme Hériot, qui se trouvait de passage à Séville, à bord de son yacht. Le lendemain, elle partait pour Tanger ; et nous-mêmes, après une excursion très fatigante, à 100 kilomètres de Séville, pour visiter de nouvelles mines de cuivre dans la montagne (quand on est ingénieur, le moyen de ne pas voir de mines ?), nous revenions, sans incidents, à Madrid d'abord, puis à Paris.

Raymond Recouly.

NOS SUPPLÉMENTS

GRAVURES : DEUX DESSINS HORS TEXTE DE PORTAIL

Les reproductions de croquis de Watteau que nous avons publiées dans notre dernier numéro de Noël ont obtenu, auprès de notre public, le succès le plus vif. Cet accueil fait aux dessins d'un des maîtres les plus justement fameux de l'école française nous a déterminés à choisir, parmi les dessins du Louvre, deux études dessinées à la sanguine et à la pierre unie par un artiste dont le renom est moindre, mais dont la personnalité n'en demeure pas moins extrêmement intéressante : Jacques-André Portail.

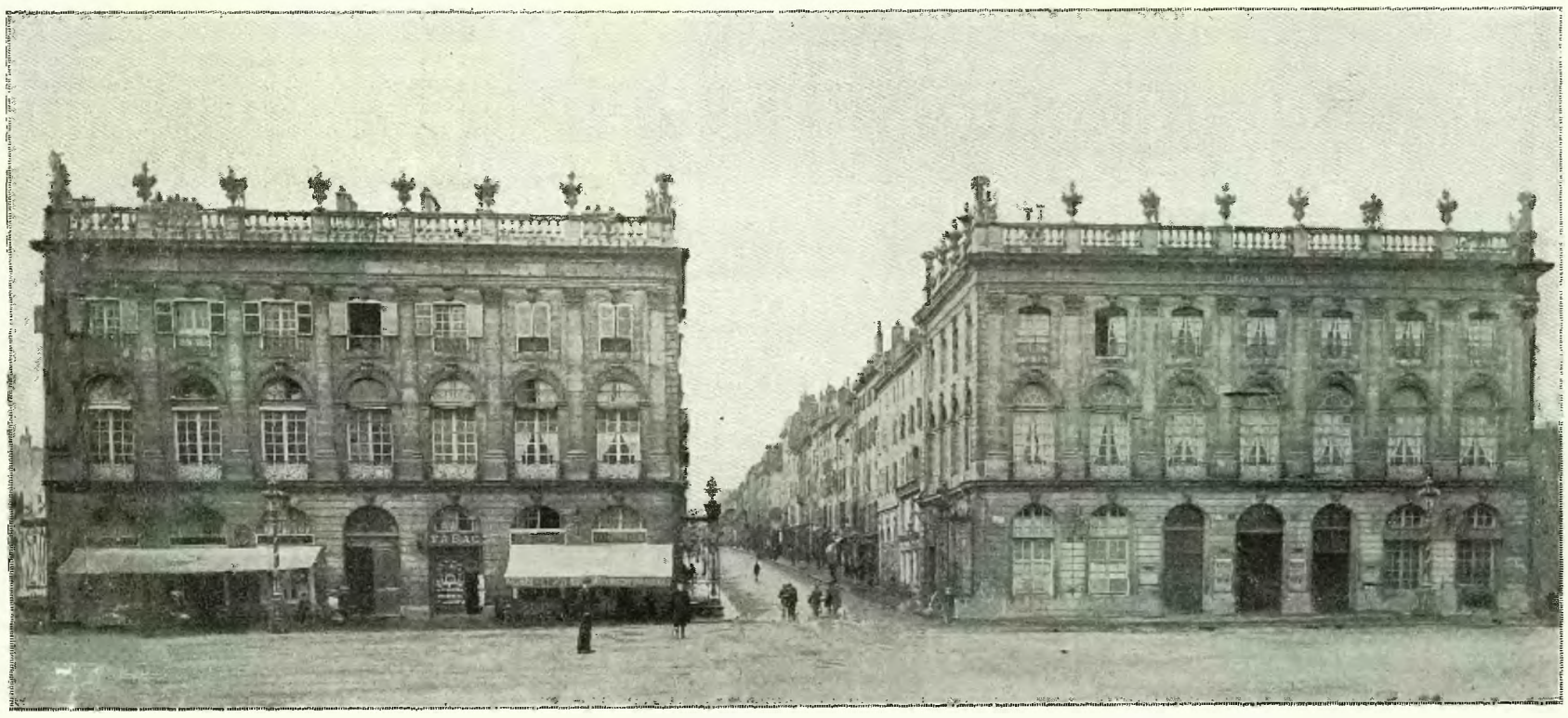
Les origines de Portail sont assez mystérieuses, on ne sait même, sur sa naissance, rien de précis. On croit, toutefois, qu'il aurait vu le jour à Brest, vers la fin du dix-septième siècle. On ignore quel fut son maître. Peintre de fleurs, il fut admis, en cette qualité, à l'Académie, en 1746. Il occupait en outre des fonctions officielles, était « garde des plans et tableaux du roi », et chargé de la décoration des expositions du Louvre, où lui-même exposa à plusieurs reprises des gouaches. Natoire parle beaucoup de lui dans ses lettres. Pourtant il n'était plus guère connu que de nom par les amateurs, quand, en 1852, à la vente du baron de Silvestre, descendant des maîtres à dessiner des enfants de France, on vit réapparaître une dizaine de ses dessins, sans doute des cadeaux faits par lui à ses amis Silvestre. Ils plurent vivement, par leur légèreté de facture, leur allure spirituelle et juste, qui rappelait un peu Lancret ou Pater. On ne s'enthousiasma pas, toutefois, jusqu'à les couvrir d'or ; la mode n'était pas encore à ces élégantes folies. C'est ainsi que l'un des deux dessins du Louvre, les *Deux dames jouant aux cartes*, fut payé... trente francs.

MUSIQUE : FRAGMENT DE " CIRCÉ "

L'Opéra-Comique vient de donner avec succès, cette semaine, la première représentation de *Circé*, poème lyrique en trois actes, de M. Edmond Haraucourt, musique de MM. Paul et Lucien Hillemacher.

Le poème de *Circé* a été emprunté par M. Haraucourt à l'épisode classique imaginé par Homère dans l'*Odyssée*.

La page que *L'Illustration* a le plaisir de pouvoir offrir aujourd'hui à ses lecteurs se trouve presque au commencement du premier acte. Elle est chantée par Polités, un des compagnons d'Ulysse, qui réclame le retour au pays qu'on lui promet depuis dix ans. Mais, hélas ! les compagnons d'Ulysse ont été, quelques-uns du moins, dévorés par le géant Polyphème. Spirituellement, Polités dépeint ce monstre, et c'est avec une verve exquise que MM. P. et L. Hillemacher commentent musicalement les jolis vers de M. Haraucourt. Il y a là dedans une bouffonnerie contenue du meilleur aloi.



Deux des pavillons de la place Stanislas, à Nancy : à droite, celui qu'occupait le théâtre, jusqu'à l'incendie de 1906. — *Phot. J. Gerschel.*

LA QUESTION DU THÉATRE DE NANCY

La place Stanislas de Nancy est un des chefs-d'œuvre de l'art français du dix-huitième siècle. « On y voit la magnificence jointe à la simplicité et l'harmonie des proportions à la délicatesse ; mais aussi un goût nouveau dont il n'y eut jamais d'exemple... » Ainsi s'exprimait Emmanuel Héré en parlant de son œuvre. Sans doute, cet architecte était dénué de modestie ; mais, à la vérité, il ne faisait que devancer le jugement de la postérité.

Le premier soin de Stanislas, quand il entreprit d'embellir sa capitale, fut d'ériger une statue et de créer une place à la gloire du roi Louis XV, son gendre. Cet ouvrage devait présenter une sorte de symbole politique, l'emblème de la toute-puissance de la monarchie française ; mais, en même temps, il devait être un bienfait pour les citoyens de Nancy, en rendant leur ville plus commode et plus belle. La place « Royale » devint le centre de la cité nouvelle qui, désormais, souda les deux tronçons de Nancy encore séparés au dix-huitième siècle : la Ville-Vieille et la Ville-Neuve. Quant à la magnificence du décor, ce fut l'œuvre des grands artistes qui alors illustrèrent la Lorraine. Héré conçut le plan et bâtit les édifices qui enferment la place : l'hôtel de ville, les quatre pavillons symétriques, les constructions basses et l'arc de triomphe. Lamour dessina et forgea les grilles et les portiques. Girardet dessina les ornements des façades. Guibal (venant de Nîmes, il était seulement « naturalisé » Lorrain) exécuta les charmantes fontaines placées sous les portiques de Lamour. Toutes ces merveilles formaient le cadre du monument de Louis XV par Guibal et Cyfflée qui se dressait au milieu de la place.

La Révolution anéantit la statue du roi et les allégories qui en décoraient le piédestal. A la place fut élevée une ridicule et monstrueuse statue de Stanislas. Dès lors, une des beautés de l'œuvre primitive était abolie. Mais ce qui demeure toujours c'est l' « harmonie des proportions » dont Héré était si fier, le parfait équilibre des bâtiments, des grilles et des fontaines, la grâce du plan et du décor.

Qui aurait cru qu'il se trouverait un jour une municipalité assez barbare pour détruire cette harmonie, modifier ces proportions, déshonorer l'œuvre d'Emmanuel Héré ?

Telle est pourtant l'entreprise que poursuit aujourd'hui le conseil municipal de Nancy.

Le théâtre, depuis les origines de la place, occupait un des quatre pavillons symétriques. Il a été incendié, l'année dernière. Les architectures de la façade n'ont point souffert du feu. La salle et la scène, situées en arrière du pavillon, ont été seules consumées. Aujourd'hui la ville de Nancy veut reconstruire son théâtre sur le même emplacement.

Si ce bâtiment neuf devait avoir les mêmes dimensions que l'ancien, il n'y aurait rien à dire contre un pareil projet. Mais, depuis 1755, année de l'inauguration de la place et du théâtre, la population de Nancy a triplé et les Nancéiens manifestent l'intention assez naturelle de posséder un théâtre plus vaste, aménagé d'une façon plus commode et plus rassurante, avec de larges dégagements, une scène profonde, des combles élevés. Est-il possible de bâtir un pareil théâtre sans dénaturer l'aspect de l'ancien pavillon de la Comédie ?

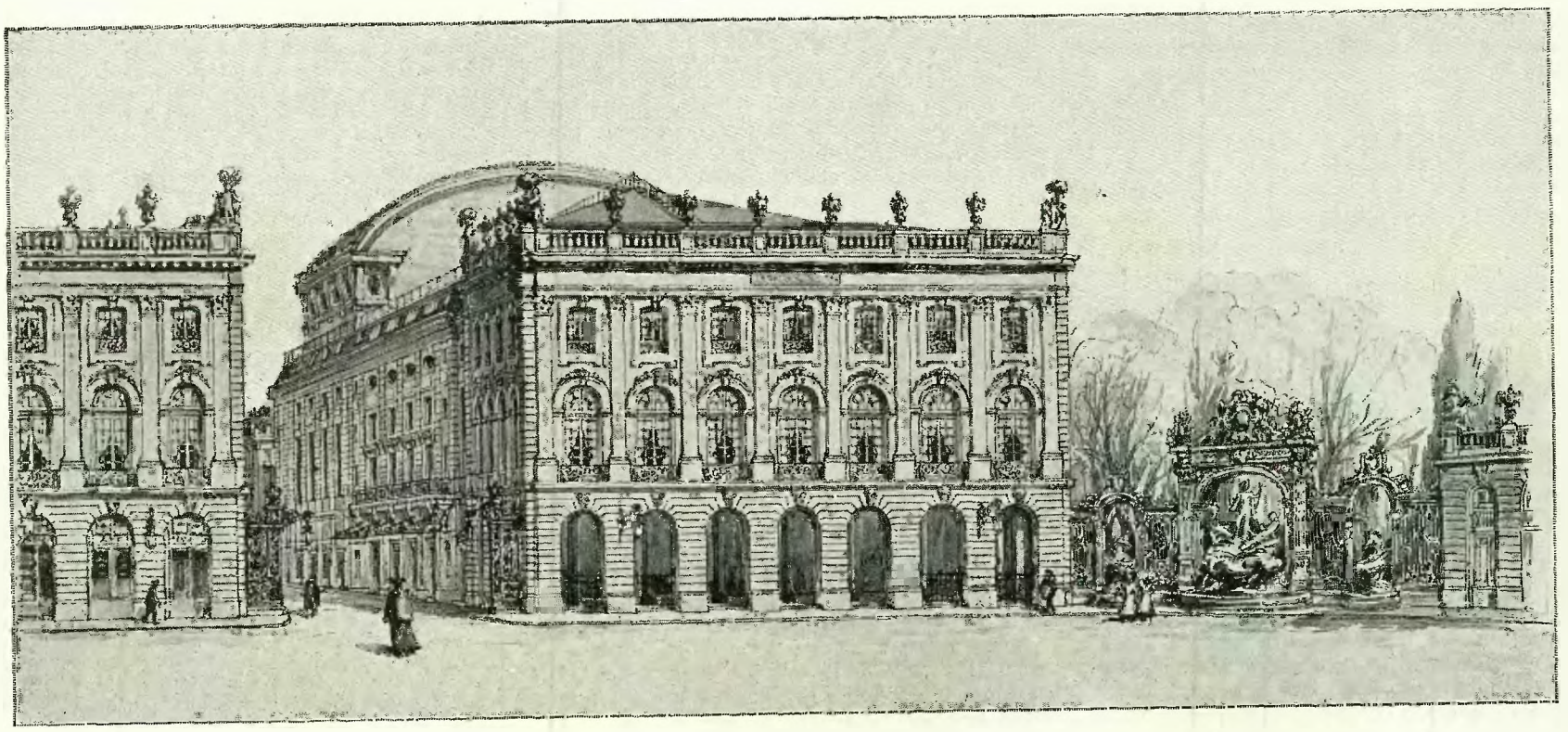
L'image que nous publions répond à cette question, en montrant la perspective qui s'offrirait au regard du passant. Ce dessin représente l'édifice projeté par M. Hornecker, l'architecte nancéien qui a été désigné, après un concours, pour reconstruire le théâtre. L'ingéniosité qu'il a déployée dans l'aménagement intérieur de la construction a mérité à M. Hornecker la faveur du jury. Même, dans le dessin de la façade latérale et des combles de la scène, il a su atténuer autant qu'il était possible les inconvénients du programme qui lui était imposé. Mais il n'a pu résoudre un problème qui était insoluble.

Augmenté de ce formidable théâtre, le pavillon de Héré perd la grâce de sa forme et l'élégance de ses lignes. La balustrade, les vases, les sculptures qui surmontent la terrasse à l'italienne ne se détachent plus sur le ciel. Une première toiture se dresse en arrière. Plus loin les combles de la scène écrasent de leur masse la délicate architecture de la façade. Bref on dirait un édifice nouveau qui n'a rien de commun avec les autres pavillons. Plus de symétrie, partant plus d'harmonie.

Il était facile de prévoir un pareil résultat. Mais, jusqu'à présent, rien n'avait pu vaincre l'entêtement du conseil municipal de Nancy. Aujourd'hui que le concours est jugé et qu'il faut bien se rendre à l'évidence (la perspective reproduite par notre dessin est d'une fidélité mathématique), finira-t-on par comprendre que l'on doit à tout prix chercher un autre emplacement pour rebâtir un théâtre ? Il y a dans Nancy trop d'artistes et trop de gens de goût pour que nous désespérions de la conservation de la place Stanislas.

C'est bel et bien l'œuvre d'Emmanuel Héré qui est maintenant en péril. Croit-on que les propriétaires des immeubles situés aux alentours de la place ne vont pas suivre à l'envi l'exemple que leur donne la municipalité elle-même ? Avant vingt ans, les pavillons seront dominés de toutes parts par des bâtisses de six étages ornées de tours, dômes et clochetons dans le goût du vingtième siècle. Ce jour-là, les Nancéiens regretteront amèrement la bévue du conseil municipal de 1907. Il sera trop tard.

André Hallays.



Le plan de reconstruction du théâtre, avec les combles de la scène écrasant la façade du pavillon et détruisant l'harmonie de la place.

Au pays des Moundans : une fantasia, à Léré.

Une vanneuse de mil, à Léré.

AUX CONFINS DE NOTRE EMPIRE AFRICAIN

LES TRAVAUX DE LA MISSION MOLL

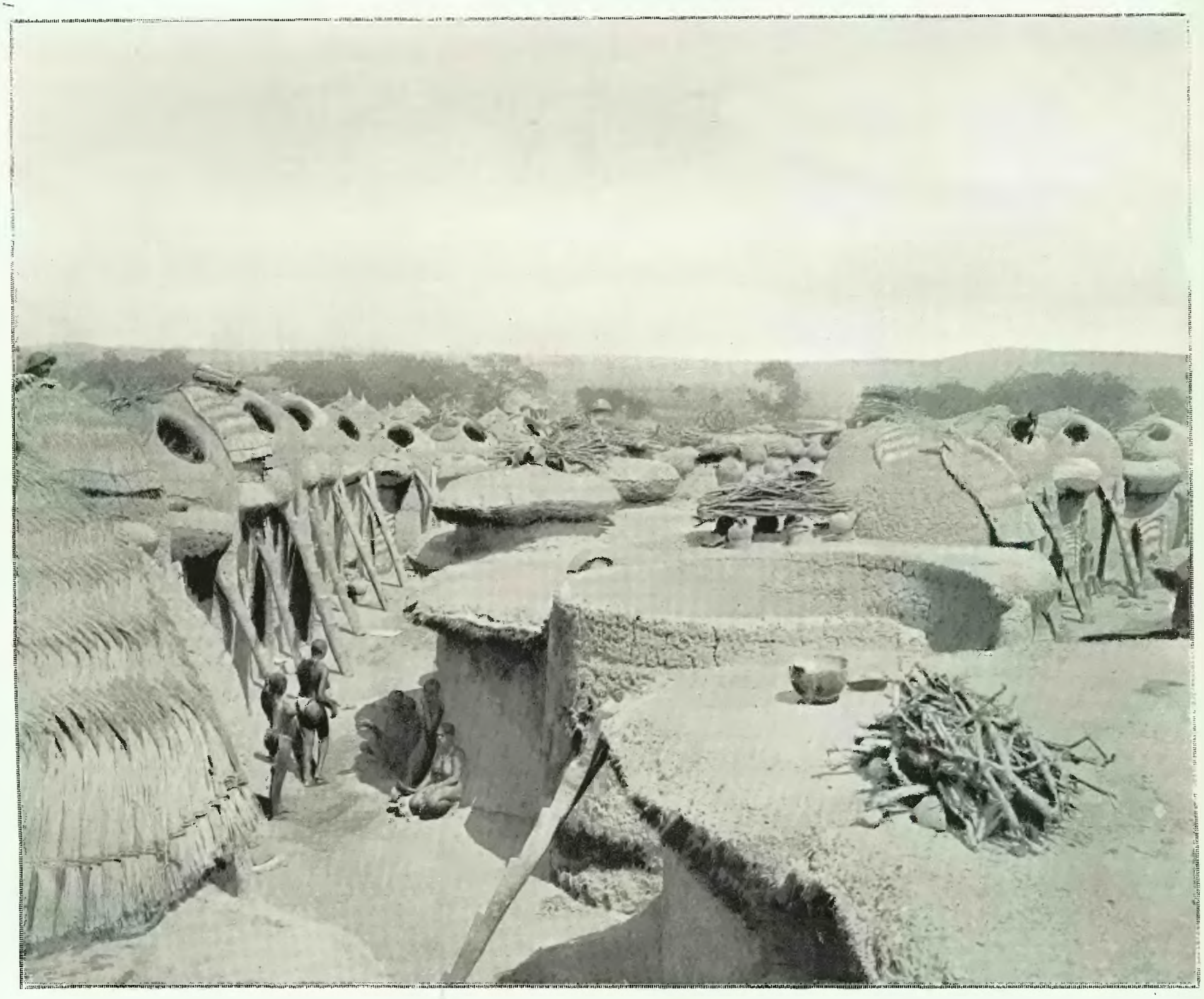
Il y a beau temps, déjà, que nous ne pouvons plus guère nous remémorer, sans un sourire, les trop sommaires atlas géographiques à travers lesquels, pourtant, nos imaginations enfantines firent de si merveilleux voyages. Qui donc, jetant aujourd'hui les yeux sur une carte d'Afrique sillonnée de fleuves et de rivières, morcelée par des frontières, toute noire, enfin, en de certaines places, de villes et de villages, reconnaîtrait là les vastes espaces nus au-dessus desquels nous suivions, dans nos rêves, le vol de l'inoubliable ballon de Jules Verne ? Je revois encore, par la pensée, cette page de ma petite « géographie » : au-dessous d'une Algérie rose illimitée, une région infinie teintée du jaune des sables, le « Sahara ou Grand Désert » ; puis, au sud, toujours, un vide plus immense, sur lequel les lumières étaient plus vagues encore, et qui portait cette appellation de « Nigritie ou Soudan ». La Nigritie ! le pays des noirs, des peuplades sans nom, des sauvages errants, en quête d'une proie.

Certes, plus tard, nos idées se sont précisées, à la suite des récits d'intrépides voyageurs, dénommant l'un après l'autre les cent peuples divers campés ou bien fixés dans les contrées que traversaient leurs itinéraires. Combien cependant, de ces explorateurs ne firent que passer ! Combien, même, s'en allèrent au milieu de tout cet inconnu un peu comme des colis, sans voir, sans retenir ! Et que de choses encore à découvrir après leur passage ! Et que de surprises réserve pour longtemps la terre africaine, le « continent mystérieux », même aujourd'hui, à ceux qui sauront regarder autour d'eux, et qu'une sagace curiosité guidera !

Il y a quelques semaines, les photographies prises au fond du Maroc par M. Peffau-Garavini nous révélaient ces étranges forteresses du Glaoui, si inattendues en pareil lieu. Voici que les clichés rapportés d'une exploration de dix-huit mois à travers l'Afrique centrale par la mission du commandant Moll nous donnent, de pays naguère inconnus, ou entrevus à peine par certains de ces voyageurs pressés que je disais, des visions non moins surprenantes.

A regarder ces superbes images, à écouter parler le commandant Moll et ses compagnons, les derniers revenus du continent noir, on a tout à coup la révélation qu'il s'en faut sans doute de beaucoup que le nègre soit toujours, et invariablement, la pauvre brute demi-nue que nous imaginions, l'être déchu, difforme et laid, la bête de somme bonne au plus à transporter d'un Océan à l'autre, en lamentable file, les bagages de nos explorateurs, ou bien à amener à la côte ou à conduire vers l'intérieur les produits du sol ou les marchandises d'échanges.

Un cavalier moundan en costume de fantasia avec la cuirasse.



Intérieur du « tata » du chef de Léré ; les magasins à grains.

Jamais, peut-être, pour notre édification sur ce point spécial, une mission ne nous revint avec des documents aussi abondants, aussi curieux, d'un si beau caractère d'art, souvent, que ceux qu'a rapportés la mission Moll.

On ne saurait imaginer la prodigieuse variété des régions qu'ont traversées les officiers et les savants qui accompagnaient le commandant Moll au cours de marches et de contremarches en tous sens qui représentent, au total, plus de 20.000 kilomètres ; on ne se fait pas plus facilement une idée de l'invraisemblable diversité des populations parmi lesquelles ils ont vécu pendant l'année et demie qu'ils viennent de passer au Centre-Africain.

Dans la riche moisson des documents recueillis au cours de ce beau voyage, et que le commandant Moll abandonnait généreusement à nos convoitises, nous pouvions puiser à pleines mains. Nous n'avons guère eu que l'embarras du choix, en présence de cette profusion. Par la copieuse illustration de cet article, empruntée, pour la plus grande part, aux photographies prises dans une région unique, celle des Moundans, on peut juger de la richesse de ces collections.

Au départ de Nola, où le vapeur *Valérie* avait, par la Sangha, remonté les voyageurs, commença la marche.

On s'enfonça d'abord dans l'épaisse forêt du N'Biemou, qui couvre toute la région entre la Sangha et le Cameroun, et où errent, glissant à travers d'impénétrables fourrés, des troupes anthropophages. Des semaines durant, on marcha dans une pénombre verte et chaude, n'entrevoyant le ciel qu'à de rares intervalles, quand on arrivait à quelqu'une de ces clairières où sont tapis de petits villages aux huttes basses, mal couvertes de feuilles sèches ; et dans le mystère de ces demi-ténèbres, d'une étape à l'autre, on se sentait suivi par les hôtes félins, agiles et forts de ces pauvres cases.

Puis ce fut le pays kaka, vaste plaine de-ci de-là mamelonnée, hérissée d'herbes drues et coupantes, presque plus pénible à traverser que la forêt vierge. Du haut des villages juchés sur des collines, des guerriers veillaient, armés, sagaies ou arcs en mains, flèches au dos.

Au sortir de cette rude contrée, la marche au milieu du pays des Bayas, qui s'étend entre la Kadéi et la Sangha jusqu'au delà de Koundé, apparut comme une promenade. La route, à travers des plaines découvertes, où, de place en place, moutonnent de jolis bouquets d'arbres, luisent au soleil les eaux claires des marigots, était, relativement, facile et douce. C'était la bonne vie nomade, où l'on va, libre, la pensée vagabonde, la bride lâchée à tous les songes, rêves de bonheur ou rêves de gloire

Un coin de la ville de Léré.

A quelque tournant du chemin, un village apparaissait, amas de huttes rondes, aux toits aigus, où, par groupes, conversaient les guerriers, assis en cercle, leurs lances à portée de la main, indifférents, le plus souvent, au passage de ces voyageurs qui s'en allaient d'une allure tranquille, le regard assuré, inaccessibles à la peur.

A l'étape, parfois, la glace rompue, la confiance enfin éclose de part et d'autre, les Bayas donnaient à leurs hôtes d'un jour le spectacle d'un tam-tam. Les hommes étaient alertes, les femmes souples. Mêlés, ils tournoyaient en cercle en chantant, se dandinant, au rythme assourdissant des tambours posés à terre, dont le vacarme couvrait

Les coupoles et les terrasses du « tata » du chef de Léré.

leur monotone mélopée. Mais ce que les voyageurs ne sauraient oublier de sitôt, ce sont les danses de leurs *labbis*, éphèbes aux types fins, aux belles attitudes, affiliés à des sortes de confréries religieuses ou de groupes d'éducation physique, — on ne sait au juste, — où, comme des hiérodules antiques, ils sont initiés à des rites mystérieux et dressés à des danses harmonieuses et précises. Ces danses, ils les répétaient, le soir, à la lueur de grands feux de paille, les genoux ornés de gros fruits secs qui tintinnabulaient en cadence, à chacun de leurs élégants mouvements, avec un bruit de castagnettes.

Franchi le nœud de montagnes d'où s'écoulent tous les grands cours d'eau de la région, Nana, Sangha, Kadéi au sud, Logone, N'Gou, Lim à l'est, Benoué au nord, Lom à l'ouest, et qu'occupent de défiants indigènes, on trouvait le pays des Lakas, aux traits réguliers, buveurs de *doko*, ou bière de mil, qui leur procure une ivresse belliqueuse redoutable à l'étranger, et enfin, on pénétrait chez les Moundans. Ici, ceux des membres de cette pacifique mission en qui vibrait une âme un tant soit peu artiste allaient pouvoir goûter des joies délicates, en plein pays d'églogue et de bucolique.

On ne peut guère lire les rapports de M. Eugène Brussaux, le chef d'exploration de la mission Moll ; on ne peut surtout l'entendre raconter, d'un accent tout à coup devenu enthousiaste, le temps passé chez les Moundans sans se prendre de sympathie pour cette tranquille race d'agriculteurs et de pasteurs, intelligents, accueillants, mûrs pour la civilisation.

Tout, chez eux, est pittoresque, attachant. C'est leur vie, ce sont leurs fêtes, leurs coutumes qui ont fourni la plupart des clichés dont s'illustre cet article, et qui sont parmi les plus beaux qu'on nous ait présentés depuis longtemps. Leurs mœurs ne sont pas moins intéressantes pour l'ethnographe que leurs perfections plastiques ou leurs accoutrements le sont pour l'artiste.

Pourtant, les superbes types qu'ils offrent ! Un statuaire ambitionnerait d'avoir comme modèle cette vanneuse de millet, debout dans une attitude superbe de grâce libre et spontanée, et maniant avec l'aisance légère que donne l'habitude ces larges calebasses qui battent et volettent en cadence, pas plus pesantes à ses mains nerveuses qu'un éventail de latanier aux doigts d'une figurine de Tanagra.

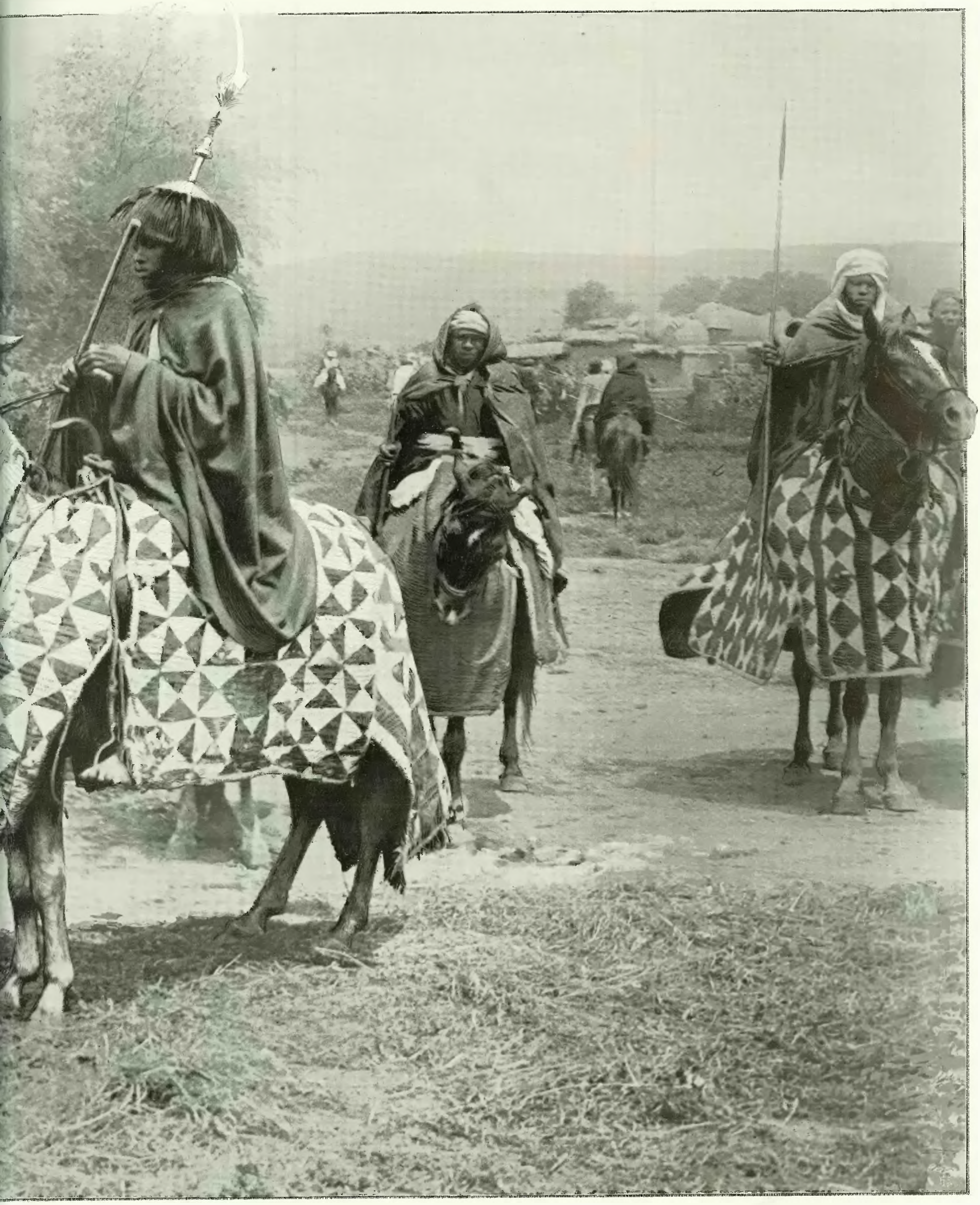
Les Moundans occupent, dans les bassins du Mayo Kabbi et du Mayo Sina, une région assez mal délimitée autour de quelques centres principaux, Lamé, Biparé, Tréné, Léré, où nous avons un poste.

Chez les Bayas : danse de labbis.

Leur histoire — leur légende serait plus exact, puisqu'il s'agit de traditions transmises des pères aux enfants — est obscure et vague. On sait, pourtant, que Lamé aurait été fondée vers 1802, il n'y a guère plus d'un siècle, « par un grand chef ». Nul ne sait plus même le nom de ce Romulus moundan, descendu, paraît-il, du Nord, à la tête, sans doute, de vaincus, de fuyards chassés de leur pays et poursuivis par des conquérants foulbés. Mais on a gardé la mémoire de son fils, Soumboura, organisateur de l'Etat moundan, et aussi du père de Ouandio, le *lamido*, ou chef actuel, qui s'appelait Guilam et fut aussi « un grand chef ».

Le pays est formé de vastes plaines, largement vallonnées, grandes

AUX CONFINS DE NOTRE EMPIRE AFRICAIN. — U



e fête à Léré : cavaliers moundans équipés pour la fantasia.

Dans leurs fêtes, les cavaliers moundans, cuirassés de lames de métal que recouvrent des sortes de souquenilles capitonnées et casqués d'armets étranges, caracolent sur des chevaux harnachés de caparaçons matelassés, historiés de bariolages et de dessins, évoquant à la mémoire des visions de tournois.

Femme m'boum, avec la triple tiare à clous.

Femmes bayas du Nord (face).

Femme m'boum (profil).

Femme baya de Fort-Carnot.

Femme baya du Sud.

Femme m'boum (face)

cuvettes de sable où coulent le Mayo Kabbi et le Mayo Sina. Il est limité au sud, à l'ouest et au nord par des montagnes qui s'effritent et se désagrègent, comme usées par la vieillesse, brûlées par les soleils. On y voit peu de forêts. Les arbres même y sont rares. Pendant cinq mois, de juin à octobre, il y pleut. La sécheresse tropicale y règne durant les sept autres mois de l'année.

Les Moundans sont de belle et forte race. Montagnards d'origine, et descendus, en des temps lointains, des hauteurs du Mandara, ils furent autrefois chasseurs, pillards et guerriers intrépides. Ils sont demeurés très braves; mais la vie sédentaire, quiète, qu'ils mènent depuis qu'ils sont fixés ici, en a fait des pasteurs, des agriculteurs attachés à leur foyer, au champ paternel, au sol qui les nourrit, et d'ingénieux, d'adroits bâtisseurs. Jamais vous ne les rencontrerez armés, et les passants que vous croisez, en route, à l'approche du village, portent seulement à la main la petite houe, au manche amoureusement guilloché, leur instrument de travail familier. Leurs chefs ne sont pas autre chose que de gros propriétaires, faisant valoir leur bien. Un détail enfin atteste leur caractère rural : leur unité monétaire est la bêche, le fer de cette houe. Dans la belliqueuse Sangha, l'étalon, c'est le fer de lance.

Ils saluent le voyageur qui vient vers eux, s'empressent au-devant de lui pour lui offrir l'eau fraîche qu'ils gardaient pour leur soif à l'ombre d'un buisson. Car ils sont doux, hospitaliers, serviables. Chez eux, on peut errer seul, désarmé, sans présents, sans vivres : partout on sera bien reçu et cordialement hébergé. Pourvu qu'elle soit, envers eux, équitable et paternelle, l'autorité est acceptée sans conteste. Nerveux, bien découplés, ils n'ont pour tout vêtement, en temps ordinaire, aux champs, qu'un lambeau d'étoffe, remplaçant la peau de chevreau que leurs pères s'attachaient dans le dos, ramenaient en avant et accrochaient à leur ceinture. Leurs femmes vont nues, jusqu'au moment du mariage.

Pourtant, certaines particularités trahissent encore leur atavisme guerrier : ainsi les costumes qu'ils revêtent dans certaines circonstances et l'architecture toute militaire de leurs *tatas*.

On a vu que les Moundans ne portent jamais d'armes, chose rare dans les pays africains où notre civilisation n'a pas encore pénétré. Pourtant, dans les fêtes, sortes de fantasias qui prennent ainsi comme un caractère de mascarade, de reconstitution archaïque, si l'on veut, on n'est pas peu surpris de les voir parader sur des chevaux harnachés de caparaçons matelassés, historiés de bariolages et de dessins qui rappellent les housses blasonnées des palefrois de jadis, tandis qu'eux-mêmes, la poitrine bardée de lames de métal que recouvrent des sortes de souquenilles capitonnées, casqués d'armets étranges, aux hauts cimiers, aux flottants panaches, et brandissant de longues sagaies, armes de pure parade, d'ailleurs, évoquent impérieusement à la mémoire des images de preux cuirassés, des visions de tournois épiques et décoratifs.

Leurs demeures ont aussi des allures de forteresses, ressouvenir de la vie héroïque que menèrent leurs ancêtres. Une ville moundane — Léré, dont nous donnons plus haut des vues, en est le type excellent — se compose, en somme, de la réunion d'un certain nombre de fermes, plus ou moins distantes les unes des autres. Mais l'architecture de ces fermes ne ressemble vraiment à celle d'aucune des habitations que construisent les peuples voisins. A distance, on a presque l'illusion de découvrir un vieux burg crénelé. Ce sont des tours rondes, de grosseurs diverses, espacées de 5 à 6 mètres, que réunissent des murs de $2^{m},50$ à 3 mètres de haut, souvent cintrés aussi. Tout cet ensemble forme une enceinte continue, la clôture extérieure du *tata*. Enfin, intérieurement, dominant le tout, s'arrondissent de massives coupoles percées d'un seul trou rond : ce sont, rangés en lignes parallèles à cette enceinte, qui abrite toutes les habitations, les magasins à grains, les bâtiments les plus importants pour ces cultivateurs passionnés.

Ces magasins ventrus, dont les murs rebondis semblent prêts à crever sous le poids des céréales qui y sont entassées, sont les constructions les plus jalousement soignées d'un village. Bâtis comme sur pilotis, assis sur de grosses pierres qui les mettent à l'abri de l'invasion des termites et des rongeurs,

Femme baya des environs de Carnot, coiffure haoussa (face).

Femme douro.

Femme toubouri.

COIFFURES ET PARURES FÉMININES

Femme m'boum

Femmes bayas du Nord (de dos).

Femme toubouri.

Femme n'goundi.

et aussi de l'humidité, ils sont, intérieurement, séparés en trois secteurs par des cloisons se rejoignant au centre. Seule, la coupole hémisphérique, avec son plancher posé à l'intersection de la partie cylindrique et de la voûte, forme un compartiment complet. Le trou d'homme ouvert dans sa calotte est l'unique entrée du grenier. On y pénètre, selon le mot de don César de Bazan, « juste comme le vin entre dans les bouteilles ». Trois autres trous, percés dans le plancher, donnent accès dans chacun des trois compartiments, où s'entassent des grains différents, mil, arachides, haricots. Et c'est là le domaine exclusif des femmes, bonnes ménagères.

Tout cela se tient en un bloc, tours de l'enceinte et magasins à grains : des murs épais réunissent les unes aux autres, délimitant des chambres carrées, couvertes de terrasses plates sur lesquelles règnent encore en souveraines maîtresses les femmes, qui y entassent leur bois à brûler, y accumulent des ustensiles ou s'occupent à y faire sécher leurs récoltes. Au milieu de cet ensemble, une grande cour ovale ou rectangulaire est ménagée, sur laquelle donnent toutes ces constructions. En avant de l'entrée, s'élève la maison du chef de famille, du maître.

La vie de ces gens placides, les maîtres débonnaires, les femmes indépendantes, maîtresses chez elles, les esclaves traités en familiers, en parents, s'écoule là pêle-mêle sans grands heurts, sans autres drames que de menus incidents domestiques.

Ce fut dans ce pays que se concentra, pour le retour vers la France, la mission Moll. Rendez-vous avait été donné à Léré aux différentes sections détachées de divers côtés pour procéder aux relevés géographiques et à l'exploration détaillée du pays.

Sans doute, entre toutes les régions qu'avaient sillonnées en tous sens les collaborateurs du commandant Moll, celle des Moundans est intéressante. Mais que de races diverses n'avaient-ils pas reconnues et étudiées ! Cette si curieuse série de coiffures de femmes qu'ils ont rapportées, et parmi lesquelles nous n'avons choisi que les plus caractéristiques, montre, elle seule, de saisissante façon, la prodigieuse variété des types rencontrés au passage, la diversité des coutumes, des modes de tant de tribus ou de peuplades disséminées dans le vaste espace qu'ils ont exploré : ici les femmes bayas, qui demeurent immobiles, à terre, durant d'interminables journées, tandis qu'une amie patiemment échafaude l'édifice compliqué de la haute mitre en faux cheveux, — là aussi ! — piquée de simples clous de tapissier, ou relevée de perles et de rubans; là les femmes toubouris, portant dans les fentes des lèvres des disques de métal, tandis qu'à chaque angle de leur bouche des bâtonnets se hérissent comme les moustaches d'un chat et qu'un collier orné d'une étrange spatule leur enserre le cou, puis des femmes m'boum à la triple mitre crespelée; les femmes des Bororos nomades de l'Adamaoua, ou Peuhls rouges, postérité lointaine des Atlantides, race noble entre toutes ces races africaines, puisqu'elle nous vient des Hicsos, des anciens Pasteurs égyptiens chassés par les invasions, et qui refluèrent vers le désert en poussant devant eux les bœufs à bosse; Bayas du Sud aux chevelures tressées en menues cordelettes; Bayas de la région de Carnot, à la toison moulée en casque... On peut les dénombrer à peine...

Femme bororo.

Femme baya du Sud.

Femme kaka de Delélé.

Aussi bien, en cueillant, pour nos lecteurs, dans l'immense amas de clichés rapportés par la mission Moll, de préférence ceux qui offraient l'attrait du pittoresque ou de l'inédit, nous n'avons envisagé qu'un des résultats accessoires de cette belle et passionnante campagne. Elle avait, rappelons-le, un but politique d'une autre portée.

La frontière Congo-Cameroun, dont elle devait préparer

Femme baya des environs de Carnot, coiffure haoussa (profil).

Femme yanguéré du Ouham.

Femme douro.

DANS LE CENTRE-AFRICAIN FRANÇAIS

la rectification, parallèlement avec une mission allemande dirigée par le capitaine baron von Seefried, fut déterminée d'abord, depuis la côte jusqu'au point où la parallèle de Campo coupe le méridien du 15 degrés est de Greenwich (12°40 de Paris), par une convention du 24 décembre 1885, que modifia, à la suite de longs pourparlers, le protocole du 14 février 1894. Mais rien n'était plus vague, rien ne prêtait davantage à d'interminables contestations, n'exposait à plus d'incidents que les lignes idéales tracées alors, sur une carte incomplète, par les diplomates. Le protocole de 1894 prévoyait donc que le partage ainsi opéré était sujet à des revisions successives, « à mesure que les données géographiques que l'on posséderait seraient plus nombreuses et plus précises », et permettraient de substituer aux limites arbitraires primitivement fixées « des frontières correspondantes à la configuration naturelle du pays ».

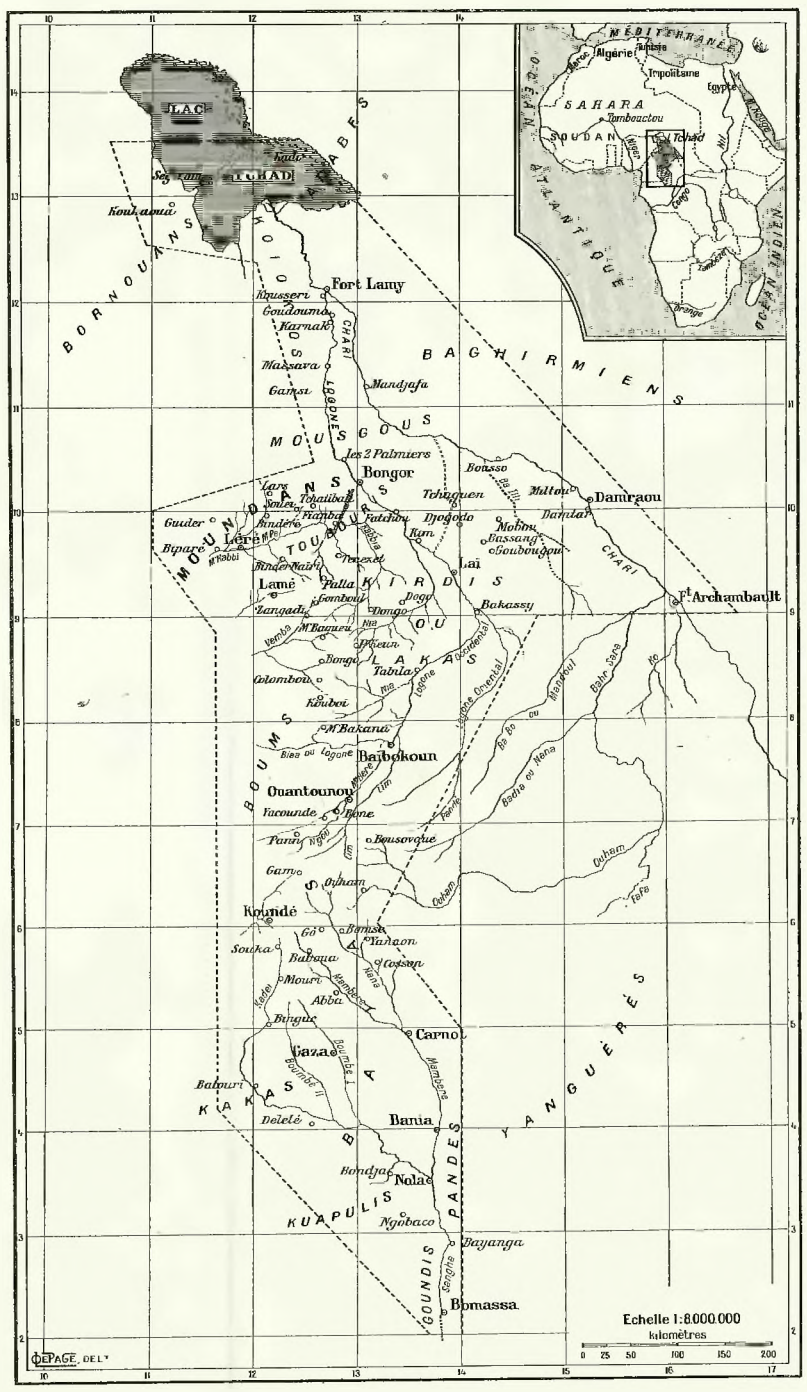
Ce sont donc ces « données géographiques », — mieux, ces précisions, que sont allés chercher le commandant Moll et ses compagnons : le lieutenant Mailles, de l'infanterie coloniale, et l'enseigne de vaisseau Dardignac, à qui étaient confiés les relèvements astronomiques ; le lieutenant Georg, de l'infanterie coloniale, plus

Le lieutenant Mailles.

spécialement chargé de la conduite de l'escorte ; le lieutenant de cavalerie Tournier ; le docteur Ducasse, médecin de la mission ; M. Eugène Brussaux, délégué du ministère de l'Instruction publique, de la Société de Géographie et du Muséum, qui, de concert avec le docteur Ducasse, s'occupa des recherches scientifiques et des études d'ethnographie ; M. Et. Muston, ancien magistrat colonial, qui recueillit des notes sur l'organisation sociale et les coutumes des indigènes.

En dix-huit mois de campagne, la mission a établi de la façon la plus consciencieuse, la plus complète, la cartographie du pays sur toute l'étendue d'un polygone qui n'a pas moins, dans ses plus grandes dimensions, de 2.000 kilomètres de longueur sur 300 de largeur, et la carte si chargée de détails que nous publions, et qui n'est pourtant qu'un croquis très simplifié, donne pour la première fois le cours exact de la plupart des rivières qui y figurent, la position de centres auparavant inconnus. Tout un blanc considérable de la

Le commandant Moll.



Carte de la région explorée par la mission Moll.

(Les divers itinéraires parcourus sont circonscrits par la ligne pointillée.)

carte du Centre-Africain se trouve du coup comblé, grâce à cette exploration qui a complété et contrôlé les résultats déjà obtenus par le commandant Moll au cours d'une précédente mission ; toute une vaste contrée naguère encore peu connue vient de nous être révélée : bassin de la haute Sangha, pays des Lakas, vallées de la Kadéi, de la Mambéré, de la Nana, et de leurs affluents ; vallée du Mayo Kabbi et région du Toubouri, zones comprises entre ce cours d'eau et le Logone, entre le Logone et le Chari, etc.

Voilà pour le côté géographique, et les diplomates auxquels va incomber le soin de tracer la ligne définitive de démarcation entre les possessions allemandes et les nôtres peuvent, maintenant, se mettre à l'œuvre : la besogne leur est excellemment préparée.

Au point de vue ethnographique, toutes les populations dont les territoires ont été traversés ont été étudiées avec soin, Bayas, M'Boums, Lakas, Moundans, Toubouris, etc., plusieurs millions de sujets africains que nous ne connaissions qu'à peine. D'autre part, d'importantes collections d'histoire naturelle, plantes, dépouilles animales, échantillons géologiques, ont été constituées et vont aller augmenter le fonds, si riche déjà,

L'enseigne de vaisseau Dardignac.

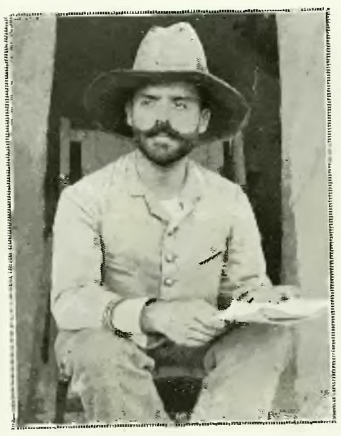
des galeries du Muséum. Certaines constatations faites, chemin faisant, par les membres de la mission, dans le domaine de l'histoire naturelle, sont peut-être, même, pour produire quelque sensation, et grand a été l'étonnement du savant M. Hamy quand on lui a affirmé, par exemple, l'existence, au moins en un point, de chameaux à l'état sauvage.

Enfin, en emportant avec lui une centaine de kilos de graines de diverses espèces américaines de coton, que lui confiait, pour les répartir entre les chefs de poste, agents de factorerie, chefs de village, l'Association cotonnière coloniale, le commandant Moll avait assumé une tâche de colonisateur. De celle-là comme des autres, il s'est acquitté à l'entière satisfaction de ses mandants. Les résultats obtenus sont extrêmement encourageants.

Si bien qu'à tous égards la mission Moll aura été l'une des plus heureuses et des plus fécondes de celles qui se sont lancées, en ces dernières années, à travers les espaces encore inconnus du continent noir. G. B.

Le lieutenant Georg.

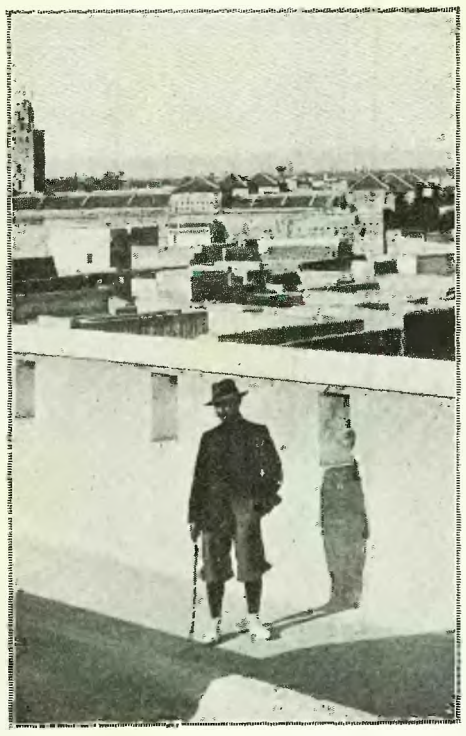
Le lieutenant Tournier.



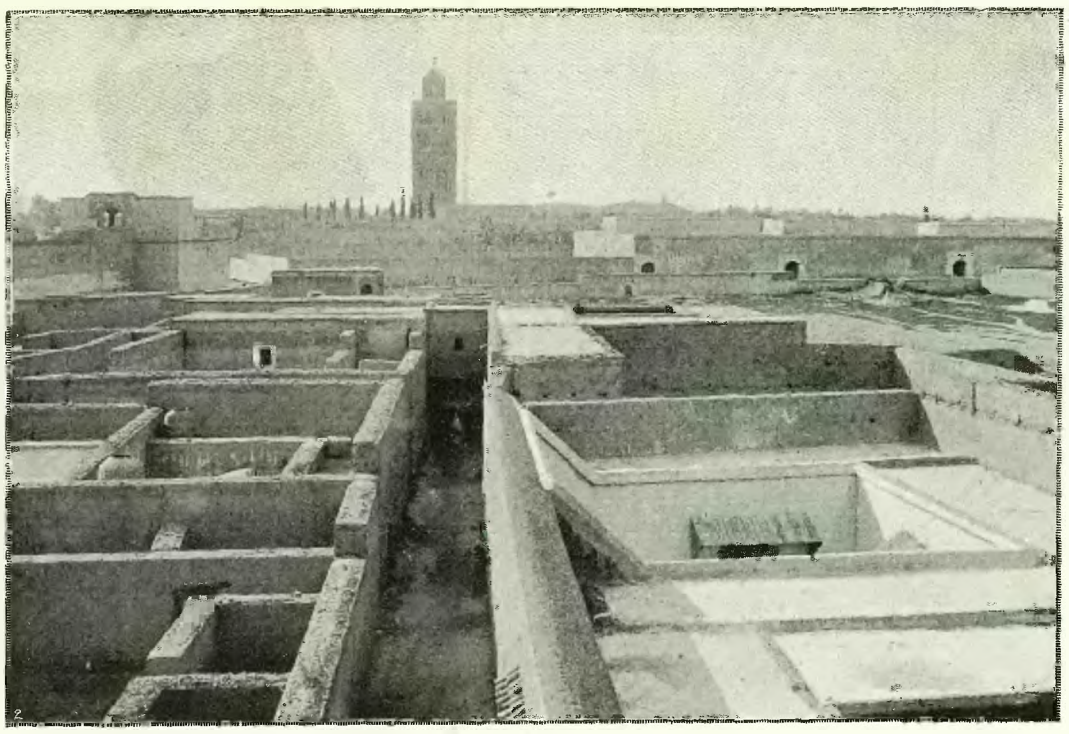
Le docteur Ducasse

M. Et. Muston.

M. Eugène Brussaux.



Le docteur Mauchamp se promenant dans Marakech.
(Photographie prise la veille de son assassinat.)



L'impasse au fond de laquelle le docteur Mauchamp a été assassiné.
(Au fond, à droite, le bâtiment du dispensaire français, percé de trois baies.)

LE DRAME DE MARAKECH

Il nous faut revenir encore une fois sur ce drame sanglant de Marakech, où le malheureux docteur Mauchamp a trouvé la mort. Ce grave incident international, en raison de ses conséquences, continue à préoccuper vivement l'opinion ; et, d'autre part,

La porte de la maison du docteur Mauchamp forcée par les indigènes.

les documents photographiques et les renseignements complémentaires qui nous sont tardivement parvenus précisent les circonstances de l'assassinat.

M. le professeur Louis Gentil, qui a accompagné de Marakech jusqu'à sa dernière demeure, au cimetière de Chalon-sur-Saône, la dépouille mortelle d'Emile Mauchamp, a retracé d'émouvante façon, sur sa tombe, les dernières heures que vécut son ami.

Le matin du drame, il avait rendu visite au docteur à son dispensaire. Il l'avait trouvé particulièrement gai et vaillant. A 10 h. 15, le 19 mars, M. Louis Gentil quittait M. Mauchamp. Une demi-heure après, tout était accompli.

Ce qui s'était passé, M. Gentil l'a rapporté ainsi dans sa brève oraison funèbre : « Le docteur, mandé par un envoyé du gouverneur, sort de son dispensaire. Il remarque bientôt, au dehors, une agitation inaccoutumée. Il avance quand même au milieu d'une foule devenue menaçante. On le somme d'aller enlever un prétendu drapeau qui flotte sur sa terrasse. Il veut calmer les indigènes qui l'entourent, bien persuadé qu'il va, sans difficulté, les convaincre de leur erreur.

» Le voilà à la porte de sa maison. Mais le flot de populace ameuté contre lui va toujours en grossissant. Il se voit alors cerné, et comprend trop tard, hélas ! qu'il court vers le danger : « Soyez sages », dit-il à ceux qu'il a toujours considérés comme de grands enfants.

» Il est débordé. Un énergumène s'approche et le menace. Un autre, encouragé par ce premier geste, lui porte le premier coup. Il n'est pas terrassé et s'engage dans une impasse voisine de sa maison, toujours suivi par la foule hurlante. Après cinquante pas, acculé contre un mur, il tombe. »

A la nuit seulement, quand se fut apaisée l'émeute qui avait agité la ville, M. Louis Gentil et les autres amis de M. Mauchamp purent gagner la maison du docteur. Elle offrait un triste spectacle, sa porte enfoncée, les pièces saccagées, les meubles brisés. Quant au corps de notre compatriote, percé de trente coups de couteau, la tête défoncée de deux coups de matraque, il avait été transporté au dispensaire par des soldats marocains, qui l'avaient tardivement arraché à la foule. Pieusement, ses amis l'ensevelirent et le mirent en bière, puis le firent partir pour Mazagan.

Dans le jardin du docteur Mauchamp, après le pillage.

La mise au cercueil du corps du docteur Mauchamp.

Le président Toutain.

Le substitut, M. Mornet, et les dossiers Montagnini.

M. curé Jouin.

Le défenseur, Me Danet.

LE PROCÈS DE M. L'ABBÉ JOUIN, CURÉ DE SAINT-AUGUSTIN

Croquis d'audience de H. Rudaux.

LE PROCÈS DE L'ABBÉ JOUIN

Calme plat à la 9e chambre du tribunal correctionnel où se juge — connu sous le nom de l'affaire des papiers Montagnini — le procès de l'abbé Jouin. Le temps des inventaires est bien passé. Pas de foule dans les couloirs, pas de bagarres, pas de consignes. Pas un stagiaire arrêté ; pas une rixe, pas une querelle.

Le délit est microscopique. « Que notre deuil soit armé », a écrit, dans une brochure à ses paroissiens, le curé de Saint-Augustin. Et le parquet a qualifié cette phrase : provocation à la résistance aux lois. Mais il aurait bien aimé, ce pauvre parquet, classer l'affaire avec celle des deux autres prêtres qu'il avait inculpés de délits pareils, moins pour leur apprendre le respect de la loi que pour pouvoir chercher, dans les archives du représentant du pape à Paris, la preuve de la complicité de Rome. L'abbé Jouin, à l'instruction, n'avait, comme eux, qu'un mot à dire pour bénéficier d'un non-lieu. Il a dit le mot contraire. Il a plaidé coupable.

— Je ne vous en demandais pas tant, lui a dit en souriant M. le juge d'instruction Ducasse.

A l'audience, de toutes parts, courtoisie parfaite. Chacun, au lieu d'attaquer l'adversaire, a « tapé » sur le voisin.

Le président M. Toutain, a « tapé » sur la prévention à la démolir : la phrase incriminée lui a paru « à double sens », donc douteuse, donc acquittable. Le prévenu a « tapé » sur ses paroissiens : les uns désespèrent, les autres mènent une vie de plaisirs ; ils pleurent ou s'amusent quand il faudrait lutter. « Que notre deuil soit armé », leur a-t-il écrit, c'est-à-dire : « Qu'il ait l'armure de la foi », expliqua-t-il.

Le substitut, M. Mornet, a « tapé » sur Mgr Montagnini : il fut le moteur, sinon le mobile, de toutes les résistances ecclésiastiques, il combina, il intrigua. Et M. Mornet, pour le prouver, lit quelques-uns de ces papiers que la presse a publiés *in extenso* et dont les membres de la commission parlementaire, dite des « carabiniers », parce qu'ils viennent trop tard (ils n'ont pu arriver à l'heure, même à l'audience), vont compulser les restes...

M. le bâtonnier Danet, tout en défendant avec éloquence son client, a « tapé » sur M. Clemenceau, sur M. Jaurès et le gouvernement Enfin, le jugement qui a condamné l'abbé Jouin à 16 francs d'amende a « tapé » sur la loi qu'il avait à faire respecter et qu'il a appliquée avec une mauvaise humeur dont l'éclat fut voulu. Le texte en a réjoui les adversaires de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Mais celui qui a éprouvé le plus de plaisir à la lecture de ce jugement et des comptes rendus du procès, c'est le président de la 9e chambre, M. Moré, qu'une grippe opportune suivie d'un voyage en Portugal avait débarrassé de la charge de le conduire et de le solutionner.

— Ce qui me plaît le plus dans cette affaire, pensait-il en ouvrant les journaux, c'est de ne pas m'y voir.

Henri Varennes.

LIVRES NOUVEAUX

Lettres.

Ce n'est point dans les dissertations un peu longues, assez prétentieuses et sans grande originalité de pensée ni d'expression, adressées à deux collégiens par un épistolier de vingt ans, que nous trouverons l'indication du grand avenir littéraire qui fut celui de l'auteur des Rougon-Macquart. Dans ses *Lettres de jeunesse* (Fasquelle, 3 fr. 50), Emile Zola nous apparaît comme un bon petit jeune homme appliqué au travail, riche en saines convictions, mystique d'ailleurs, évoquant et invoquant Dieu à tout propos, épris de la morale universelle et des théories de Michelet sur l'amour. Néanmoins, et précisément à cause de cette mentalité ingénue qu'elles nous révèlent, les lettres de Zola à Baille et à Cézanne sont intéressantes. On les lira curieusement. D'ailleurs, si l'on ne se préoccupe pas de pronostiquer le jour d'après son aurore, si l'on néglige le côté littéraire de ces lettres pour ne considérer que le côté « humain », la correspondance du jeune écrivain à ses débuts, qui lutte, qui souffre et qui se décourage, ne laisse pas que d'être assez impressionnante. Ainsi, ces lignes griffonnées à Cézanne dans une heure triste : « Je pense à l'avenir et je le vois si noir, si noir, que je recule épouvanté. Pas de fortune, pas de métier, *rien* que du découragement. Personne sur qui m'appuyer, pas de femme, pas d'ami. Partout l'indifférence et le mépris... Je doute de tout, de moi-même le premier. Il est des journées où je me crois sans intelligence. Je n'ai pas achevé mes études, je ne sais même pas parler en bon français ; j'ignore tout. » Et ces autres lignes : « Le monde n'est pas mon affaire ; j'y ferai triste figure si j'y viens quelque jour... Je ne désire que la tranquillité et une modeste aisance. Mais c'est un rêve... » Enfin, plus confiant, presque joyeux, ce mot à Baille : « Sans doute, je serai placé vers le 15... J'aurai cent francs par mois pour sept heures de travail chaque jour... Avec cela, on ne meurt pas de faim et l'on peut être encore poète. »

Histoire.

Dans un livre intitulé *la Fête impériale* (Juven, 7 fr. 50), M. Frédéric Loliée donne une suite à son étude sur *les Femmes du second Empire*, publiée l'an dernier, et dont nous avons dit ici tout l'attrait. Le sagace investigateur, si épris de son sujet, était loin de l'avoir épuisé : cela se voit rien qu'à l'épaisseur de ce volume complémentaire, illustré d'ailleurs de nombreux portraits et augmenté d'une poignée d'autographes curieux. Certes, la matière est copieuse ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit indigeste, et la saveur en est relevée d'un assaisonnement stimulant, voire quelque peu pimenté. Comment n'être pas captivé par ces pages vivantes et colorées, où foisonnent les anecdotes piquantes, les traits caractéristiques de toute une société turbulente, avide de plaisirs ? Car le tableau ne se limite plus à la cour des Tuileries ; il embrasse dans son cadre considérablement élargi tous les mondes, y compris le demi-monde, tel que l'entendait Dumas fils, créateur du mot expressif, aujourd'hui détourné de son acception primitive ; il nous fait pénétrer jusqu'aux coulisses des théâtres, lesquelles parfois se confondent avec les coulisses de l'histoire. Fidèle à sa méthode de documentation personnelle et directe, puisée le plus possible auprès des survivants de l'époque impériale, qui furent à la fois les spectateurs et les acteurs de la brillante comédie, tragiquement dénouée ; servi, à son ordinaire, par une plume élégante et alerte, M. Loliée, tout en composant une œuvre pleine d'agrément, vient d'apporter à l'histoire du second Empire une nouvelle et très intéressante contribution.

Philosophie et botanique.

Les fleurs vivent intellectuellement. Elles pensent, elles calculent, elles prévoient. Elles ont, pour accomplir leur œuvre ambitieuse, qui est d'envahir et de conquérir la surface du globe, une admirable ingéniosité. Et M. Maurice Mæterlinck, dans un nouveau très beau livre : *l'Intelligence des fleurs* (Fasquelle, 3 fr. 50), nous initie, en poète, en naturaliste et en philosophe, aux ruses, à la machinerie, aux pièges employés par les fleurs, combinaisons qui, sous le rapport de la mécanique, de la balistique et de l'aviation, précédèrent souvent les inventions et les connaissances de l'homme.

LES THÉATRES

L'Odéon vient de représenter une pièce nouvelle de M. Brieux que l'on a applaudie non seulement pour ses qualités dramatiques, mais aussi pour l'honnêteté et la noblesse de son inspiration. *La Française*, tel est le titre et tel est le sujet de cette comédie qui tend à nous démontrer que la Française moderne, souvent mal jugée par les étrangers qui ne la connaissent que par de mauvais romans ou de mauvaises pièces de théâtre, a gardé sous une apparence de grâce légère tout son fonds de vertus traditionnelles. Cette pièce, que *L'Illustration* publiera, est très remarquablement jouée, dans son ensemble, par Mmes Rolly, Lély, Didier ; MM. Decori, Duquesne, Desjardins, Vargas et Bernard.

Après mille et vingt-cinq représentations consécutives de *Tire-au-flanc*, le théâtre Déjazet a changé son spectacle ; il joue maintenant une pièce en quatre actes, extraite du répertoire du théâtre alsacien : *Madame la Douane*, d'un Mulhousien,

M. Dinter, adaptée par un autre Mulhousien fixé à Paris, M. Jean La Rode. Cette œuvre nous expose, avec des détails d'un comique savoureux, la lutte des contrebandiers alsaciens contre les douaniers allemands, lutte qui se termine par le succès — flatteur pour notre amour-propre — des contrebandiers qui désertent finalement le sol allemand pour s'enrôler sous le drapeau français. On est étonné que cette pièce ait pu être représentée en Alsace. A Paris, elle est bien jouée par MM. André Calmettes et Simon-Max, Mme Irma Perrot et Mlle Paule Rolle, fille du directeur du théâtre Déjazet.

Salomé, le drame lyrique de Richard Strauss, dont nous avons parlé déjà dans notre numéro du 2 février, va être joué à Paris, sur la scène du Châtelet, par des troupes allemandes. En attendant ces représentations, organisées sous le patronage de la Société des grandes auditions musicales et qui auront un éclat exceptionnel, quelques personnalités du monde des lettres et des arts ont eu le régal d'une audition privée chez M. Isnardon, professeur d'opéra-comique au Conservatoire ; ils ont pu admirer tout ce qu'il y a de couleur, de passion et de vie dans le poème d'Oscard Wilde et dans la musique de Richard Strauss. Mme Isnardon a interprété le rôle de Salomé avec une intensité dramatique servie par une voix sans défaillance. Mme Gerville-Réache, de l'Opéra-Comique (Hérodias), M. Sizes, de l'Opéra (Hérode), ont été également fort applaudis.

Comme suite à l'article de Mme Myriam Harry, publié dans notre dernier numéro, sur le récent spectacle en plein air du théâtre antique de Carthage, nous recevons la lettre suivante de l'auteur d'une des deux pièces représentées :

« Monsieur le directeur,

» A propos des fêtes de Carthage et sur la foi de votre correspondante, vous semblez croire que le soleil a souri seulement à l'acte de Mme Mardrus. Or, à 2 heures, le soleil a resplendi superbement sur ma *Mort de Carthage* et les trois actes qu'elle comprend n'ont pas cessé d'être éclairés par sa splendeur. Ils ont été acclamés sans parapluies, et longuement, par tous. Les journaux du reste ont constaté la fin du mauvais temps *avant* les pièces.

» Ch. Grandmougin. »

DOCUMENTS et INFORMATIONS

Pourquoi les canards blessés disparaissent-ils ?

A cette question que nous avons récemment posée, quelques lecteurs de *L'Illustration* ont bien voulu donner une réponse. M. Louis Ternier, directeur de *la Chasse illustrée* et chasseur expérimenté, confirme pleinement l'interprétation qui a été donnée. « Les canards qui s'accrochent au fond de l'eau par le bec à une racine ou une tige de plante aquatique y restent accrochés après leur mort. Une contraction des muscles les retient attachés ; d'autres oiseaux, comme les foulques, s'accrochent par les pieds, et restent attachés après leur mort. J'ai pu constater le fait plusieurs fois. »

Voilà qui est catégorique ; et, répétons-le, M. Louis Ternier est un chasseur pratiquant, particulièrement adonné à la chasse aux oiseaux, et plus qualifié que beaucoup d'autres pour donner un avis.

Son opinion est d'ailleurs corroborée par M. F. Masse, de Corbie, qui a vu trois fois mourir l'oiseau (poule d'eau et morillon) accroché convulsivement par le bec à une plante aquatique du fond de l'eau. Mais, dit-il, ceci ne s'observe que pour les oiseaux grièvement blessés.

Autre interprétation de M. C. Legendre. Le canard blessé plonge pour se cacher, et fait du chemin sous l'eau, pour échapper. « On trouve toujours les blessés dans les herbes, dans les buissons, les bois ou les haies, mais jamais dans l'eau »... M. Legendre ajoute qu'il y a des oiseaux plus plongeurs que le canard : par exemple la sarcelle et le rouge de rivière, qui plongent au coup de fusil et qu'on ne revoit plus : mais ils ne se noient jamais. Ils coulent, sortent le bout du bec pour respirer et échappent à la vue du chasseur. Le rouge plonge si bien que, même en eau calme et claire, il faut un batelier et un chasseur rompus à cet exercice pour l'achever, ce qui demande généralement cinq ou six coups de fusil. En ce qui concerne le canard, il faut noter que le plongeon de la cane est plus prolongé de beaucoup.

Autre lettre, d'un correspondant du Plessis-Berger. D'après celui-ci, aucun canard ne procède comme celui dont nous avons parlé. « Quel canard est-ce là ? » demande-t-il. (Réponse : le canard appelé pilet acuticaude, mâle.) Et il poursuit en disant que, si le canard blessé disparaît, on peut suivre celui-ci au sillon que fait le bec qui seul émerge à la surface de l'eau. Si l'on bat les bords de la rivière ou de l'étang dans la direction du sillon, on retrouve le blessé caché sous quelque herbage, la tête et la partie blessée émergeant hors de l'eau. Si l'on a trouvé des canards blessés amarrés au fond de l'eau, ajoute-t-il, c'est qu'ils étaient retenus par quelque plante à laquelle ils étaient accrochés par un membre brisé par exemple.

Quatrième épître, signée L. R. « Non, les canards ne se suicident pas. » (On n'a pas dit qu'ils se suicidaient, mais qu'ils mouraient asphyxiés, surpris par l'asphyxie, ce qui est autre chose, et qu'ils restaient au fond de l'eau après la mort, grâce à une contraction qui n'est nullement le fait de la volonté.) M. L. R. a observé le fait, et voici comment il l'explique. Une cane blessée plongea : on la voyait à un mètre de fond, « et certainement elle se maintenait à quelque racine, car elle ne bougeait pas ». Elle resta là trois ou quatre minutes, puis lentement gagna le bord et remonta à la surface sous une touffe de saules, le bec seul émergeant. On put la prendre à la main. Les canards blessés qui disparaissent ont réussi à gagner quelque abri ou trou dans la berge, où ni le chien ni le chasseur n'arrivent à les découvrir : ils ne sont pas restés morts au fond de l'eau.

L'avis émis par L. R. est en substance celui que fait connaître un vétéran de la chasse, le baron Richard de Strachwitz, de Breslau, dans une fort intéressante lettre. C'est aussi celui de M. J. Prudent, de Besançon.

Voilà donc deux opinions contradictoires : celle qui a été émise ici, et qui est confirmée par MM. Masse et Ternier ; l'autre, d'après laquelle les canards blessés gagnent la berge et s'y cachent. Laquelle faut-il adopter ?

Une vieille chanson de nos arrière-grand'mères, après avoir vanté tour à tour Bacchus et Vénus, concluait philosophiquement : « Il faut les aimer tous les deux. » Ne peut-on pas conclure de même en l'affaire présente, et admettre que les deux éventualités peuvent se présenter sans que l'une ou l'autre soit la règle constante et absolue ?

A quoi tient la saveur des figues.

M. Leclerc du Sablon vient de communiquer à l'Académie des sciences le résultat d'observations originales qu'il a faites sur les figues. Les figues de France mûrissent sans que le pistil ait été fécondé ; en Italie, au contraire, on trouve des graines fertiles. Ces dernières tombent au fond de l'eau, tandis que les graines stériles surnagent.

En 1906, M. Leclerc du Sablon a trouvé dans le Gard des figues fécondées et il attribue cette particularité au voisinage de caprifiguiers. En comparant les deux variétés, on constate que les figues fécondées présentent des nuances particulières, sont moins sucrées, mais ont plus de poids et plus de saveur. C'est ce qui les rend incontestablement préférables pour le séchage, et ce qui fait la supériorité des figues de Smyrne.

La circulation des voitures dans Paris.

On compte aujourd'hui, à Paris, environ 10.000 voitures particulières, 16.000 fiacres, 4.000 automobiles de tourisme, 650 omnibus à chevaux, 1.900 voitures de tramways ; 35.000 voitures de livraison, non compris les camions ; 160.000 bicyclettes. Depuis quinze ans, le nombre des véhicules a augmenté de près de moitié. La circulation semble donc devoir devenir chaque jour plus difficile. Et M. Hénard a étudié les moyens de résoudre le problème.

D'après ses calculs, un fiacre occupe 9 mètres carrés ; un omnibus à trois chevaux, 22 mètres carrés. L'encombrement total des véhicules parisiens représenterait, dès lors, 83 hectares, la surface totale des chaussées étant de 924 hectares. D'autre part, l'encombrement total de la population — 2.700.000 habitants comptés à raison de quatre par mètre carré — correspondrait à 68 hectares, tandis que les trottoirs en occupent 662. La circulation serait donc facile si elle était également répartie.

L'inégalité se manifestant surtout aux carrefours, M. Hénard propose d'adopter des « carrefours à giration ».

Le système consiste à imposer un sens unique pour la marche des voitures sur le carrefour, quelles que soient leur provenance et la direction qu'elles désirent prendre. Des refuges placés au débouché de chaque avenue indiquent la limite entre les deux files de voitures dont l'une accède au carrefour tandis que l'autre le quitte. On supprime ainsi complètement les enchevêtrements de voitures voulant couper au plus court. Souvent, il est vrai, le parcours se trouve un peu allongé ; c'est le cas, par exemple, pour une voiture qui, arrivant de l'avenue de Friedland, sera obligée de prendre sa droite et de faire le tour presque complet de la place de l'Etoile pour entrer dans l'avenue des Champs-Elysées. Mais ces inconvénients particuliers semblent plutôt négligeables.

Le préfet de police a récemment prescrit à ses agents de régler de cette façon la circulation sur la place de l'Etoile ; toutefois, il n'a encore pris, à cet égard, aucun arrêté exécutoire.

Extinction d'un incendie souterrain.

Une compagnie américaine, qui s'occupe de capter des gaz combustibles naturels, vient de se trouver aux prises avec un incendie d'un genre assez rare. On avait exécuté un forage où l'on avait déjà descendu 335 mètres d'un tubage de 15 centimètres de diamètre, lorsque le gaz s'enflamma. On vit surgir du sol une gerbe de feu de 45 mètres de hauteur, alimentée par un débit de 28.000 mètres cubes de gaz à l'heure.

On essaya d'abord d'éteindre l'incendie en dirigeant sur la flamme la vapeur de neuf chaudières sous une pression de 8 atmosphères. Le résultat fut nul. On enleva ensuite la partie du tubage dépassant le sol et l'on chercha à boucher le forage de manière à étouffer la flamme. Les premiers essais furent infructueux. Enfin, on parvint à enfermer le trou du puits sous un chapeau en fonte mesurant environ 2 mètres de hauteur et un mètre de diamètre et muni d'une vanne permettant de couper la flamme.

Dix secondes après la fermeture de cette vanne, les gaz crevaient le joint du chapeau, mais le feu était éteint. Il avait duré cinq semaines.

La consommation de la houille en France.

Contrairement à toutes les prévisions, la consommation de la houille, dans notre pays, reste stationnaire depuis six ans, oscillant autour de 48,5 millions de tonnes. La production reste également stationnaire, aux environs de 34 à 35 millions de tonnes.

Ce phénomène peut sembler paradoxal, en face de l'essor économique dont le monde entier donne le spectacle.

On pourrait à la rigueur en trouver l'explication dans le très grand et très nouveau développement de la houille blanche dans l'est et le sud-est de la France.

Le problème que se posaient les économistes pour le jour où la houille se ferait rare commencerait donc à recevoir sa solution naturelle.

Noces d'or.

Une fête touchante a marqué la date du 4 avril dans la petite ville d'Oyonnax (Ain) : M. Joseph-Alexandre Moiraud et Mme Emilie Moiraud, âgés respectivement de soixante-dix-sept et soixante-neuf ans, célébraient leurs noces d'or. La double cérémonie destinée à honorer cette longue union fut, à peu de chose près, la fidèle répétition de celle qui l'avait consacrée il y a cinquante ans : on se rendit en cortège à la mairie, où le maire prononça une allocution de circonstance, puis à l'église, où une nombreuse assistance s'était réunie pour l'office religieux. Au premier rang du cortège, on remarquait, tenant un bouquet, la sœur de M. Moiraud, celle-là même qui avait été jadis demoiselle d'honneur au mariage, et, de ce témoin de l'événement lointain commémoré par eux, les vénérables époux pouvaient reporter leurs regards attendris sur une légion extraordinairement nombreuse d'enfants, de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants.

Après cinquante ans de mariage : M. et Mme Moiraud, d'Oyonnax, entourés de leurs enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.
Photographie Vialatte.

La côte de Shirahama (on aperçoit au loin la silhouette du *Dakota* échoué).

Type de pêcheur de Shirahama.

L'arrière du *Dakota*. — *Photographies Karl Lewis.*

UN NAUFRAGE AU JAPON

Voici un « événement de mer » remarquable à plus d'un titre et sur lequel on pourrait philosopher amplement.

Le dimanche 3 mars dernier, par un temps admirable, ciel clair, mer calme, le paquebot *Dakota*, appartenant à la compagnie américaine de navigation *Great Northern* — un bateau de 28.000 tonnes, et le plus grand qui, jusqu'ici, ait jamais fait naufrage — venait s'échouer sur la côte japonaise à l'entrée de la baie de Tokio, à Shirahama. De la côte, les habitants suivirent d'abord avec un étonnement bien compréhensible la marche, sur cette mer d'huile, du navire vers leur rivage. Puis, voyant ce léviathan avancer toujours, ils jettent des cris d'alarme et font de grands gestes. Du pont, les passagers répondent en agitant leurs mouchoirs, comme on salue la terre.

Cela, déjà, est passablement piquant. Le paquebot continue sa marche, à la vitesse de 13 nœuds, et s'éventre sur un rocher.

Cependant, à bord, nulle panique. Le capitaine avait harangué les passagers, et tous se préparaient comme pour un débarquement au port. Il y a mieux : un vapeur japonais, le *Tokai Maru*, qui observait la scène, voyant que tout se passait en si bon ordre et qu'on ne lui demandait nul secours, se retira, — par discrétion peut-être et respect de l'autorité étrangère. Une heure seulement après l'échouage, le maire du village de Shirahama, M. Tachimi, conduisait jusqu'au bâtiment en perdition quelques barques de pêcheurs. Mal leur en prit : les passagers, se méprenant sur leurs intentions et les traitant de pirates, les repoussèrent violemment, à coups de rames et d'espars, les tenant, comme disent les marins en leur langue imagée, « à longueur de gaffe ». Seuls, les passagers japonais acceptèrent ce secours. Ce n'est que plus tard que les autres passagers se décidèrent à suivre cet exemple de prudence. Au bout de deux heures, tout le monde était à terre, sain et sauf, même le capitaine Francke, qu'on avait empêché de se suicider.

Quant aux bagages, ils s'en allaient à la dérive, ballottés des vagues, proie admirable pour les habitants de la côte, dont le premier mouvement avait été si mal récompensé et qui eurent ainsi l'occasion de se dédommager.

Le navire s'est brisé en deux. L'arrière seul émerge. L'avant est descendu par 31 mètres de fond.

On voudrait parler avec plus de gravité d'un sinistre où se trouve engloutie une fortune de 27 millions et demi, — le *Dakota* était assuré pour 20 millions, et sa cargaison pour le surplus. Mais tout, vraiment, dans ce naufrage, fut extraordinaire et un peu bouffon.

Les journaux japonais, non sans quelque ironie, font remarquer que c'est le cinquième steamer géant que des capitaines américains viennent perdre sur leurs côtes depuis six mois. Et ils invitent ces navigateurs amis à moins de confiance en leur capacité. Il y a des pilotes au Japon !

L'express Paris-Constantinople déraillé à Dorozsma. — *Phot. J. Erenner.*

UN DÉRAILLEMENT EN HONGRIE

Le déraillement de l'express Paris-Constantinople, qui s'est produit, le 12 avril, à Dorozsma, près de Szeged, entre Orsova et Budapest, a eu les plus graves conséquences. Tandis que la locomotive, le tender, continuaient de suivre la direction normale, les voitures du train, s'engageant sur la seconde voie, allèrent heurter des wagons de marchandises avec une telle violence que le wagon-restaurant et le sleeping-car furent complètement détruits.

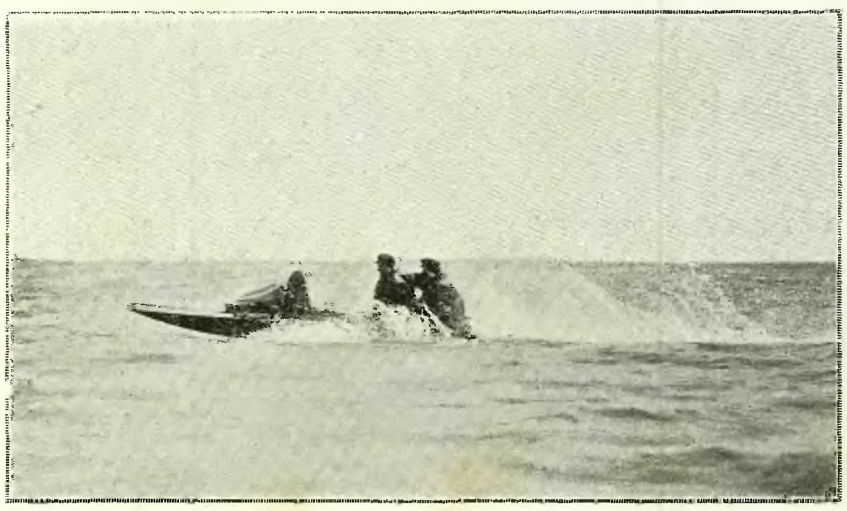
On releva sous leurs débris trois morts : M. Onalescu, sénateur roumain, sa femme, et M. Bauer, conducteur de la Compagnie des Wagons-Lits. Quant au nombre des voyageurs plus ou moins grièvement blessés, il était de vingt-neuf, parmi lesquels lord Lorray, revenant d'une mission en Roumanie ; ils reçurent les secours des médecins amenés en toute hâte de Szeged. D'après l'enquête, l'accident a eu pour cause une rupture d'essieu.

LES HYDROPLANES AU MEETING DE MONACO

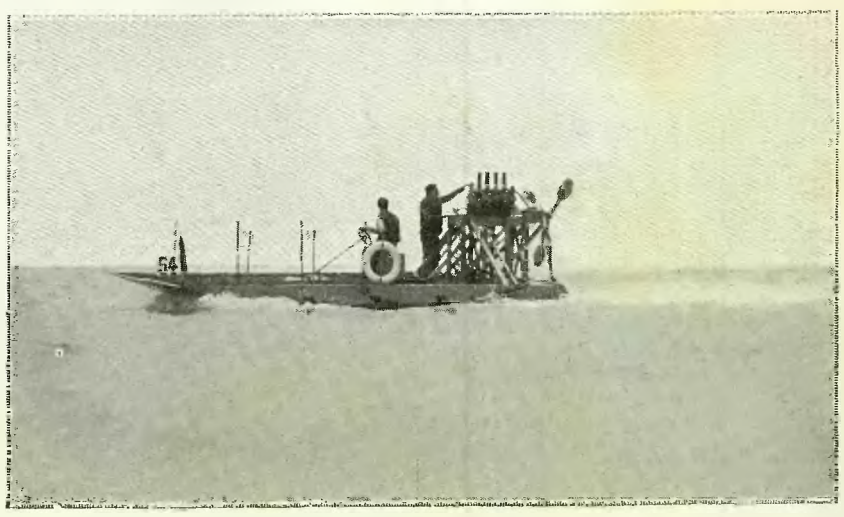
Au meeting de Monaco, qui s'est terminé cette semaine, deux hydroplanes ou bateaux glisseurs ont obtenu un vif succès de curiosité.

Il y a plusieurs années, déjà, que le comte de Lambert créa de toutes pièces ce genre d'esquif. Son nouvel hydroplane, le glisseur-*De-Lambert*, présente cette particularité d'être propulsé par une hélice aérienne. Il paraît, dès lors, appelé à rendre de grands services dans les fleuves de nos colonies, encombrés d'herbes et coupés de marécages qui interdisent l'emploi de l'hélice nautique. On n'a pu, toutefois, se rendre compte de sa valeur réelle, le réservoir d'essence ayant pris feu dès le début de la course.

Seul, le *Nautilus* a rempli l'épreuve, couvrant 10 kilomètres en 18 minutes 24 secondes, soit une vitesse de 33 kilomètres à l'heure. Ce petit canot, à peine long de 4 mètres, ressemble assez à un sabot ; sa forme originale et son allure curieuse lorsqu'il est en pleine vitesse lui ont valu un grand succès.



Le *Nautilus* glissant à 33 kilomètres à l'heure.



Le glisseur *De-Lambert* à hélice aérienne.

LES HYDROPLANES AU MEETING DE MONACO